

N° 11  
OCTOBRE  
NOVEMBRE  
DECEMBRE  
1957

V  
#P 6139  
Nouvelles du MEXIQUE





Statue d'Hidalgo au Collège de San Nicolás.



# HIDALGO, LE LIBÉRATEUR

par le Dr Ignacio CHAVEZ

Membre du Colegio Nacional

**H**IDALGO est un héros encore en partie ignoré et en partie incompris. Plus grand que nous ne l'avions jugé d'après nos livres d'histoire, sa vie présente des facettes lumineuses de penseur, d'éducateur, de visionnaire; et aussi, en tant qu'être humain, de petites taches d'ombre, des faiblesses : erreurs inévitables à qui se jette dans le tourbillon révolutionnaire sans préparation. Mais tout cela, erreurs, faiblesses et limitations, sont bien peu de chose en face du mérite réel et authentique du héros qu'il était, dans le sens le plus élevé et le plus pur du terme.

Sa vie se déroula, comme les tragédies classiques, en trois actes aussi inégaux par leur durée dans le temps que par l'intensité du drame qui s'y jouait.

C'est un premier acte long, doux, tranquille, celui qui vit s'écouler 45 années de sa vie, tout d'abord entre les livres et les étudiants, dans l'enseignement et la méditation; puis dans la paix de sa paroisse, pasteur et

maître toujours, tandis que l'âme mûrissait, et se chargeait, ainsi que d'un fluide électrique, de toute la douleur des humbles et de tous leurs élans réprimés.

C'est dans le vieux Collège de San Nicolás que commença sa vie d'étude et de travail. Au long de ses corridors, Hidalgo enfant promena ses inquiétudes, ses lassitudes, ses premières révoltes. Un par un il gravit tous les échelons de sa carrière : bachelier ès Arts à 17 ans; bachelier en Théologie à 20 ans; puis boursier par concours, ce qui lui conférait les prérogatives de Préfet, d'examineur, de Professeur suppléant et de Président d'Académies.

L'enfant, devenu homme, se trouvait possédé déjà par la soif fébrile de connaître et de vaincre. Sa carrière est étincelante : Professeur de Philosophie à 22 ans, puis d'Humanités classiques et enfin Professeur de Grammaire par concours, il recevait les Ordres sacerdotaux à 25 ans; seule voie d'issue à l'ambition intellectuelle



d'un créole devant qui restaient fermées, alors, les autres portes pouvant donner accès aux situations de premier plan.

Le jeune prêtre et professeur se révèle, de jour en jour, plus large d'opinions et plus riche de culture. Il est déjà la tête la plus forte du Collège; il triomphe dans les discussions, gagne les concours et arrive, grâce à son argumentation, à réformer l'enseignement de la Théologie en le rendant plus positif et moins scolastique. Hidalgo se heurte à l'Inquisition, comme il s'y heurtera à plusieurs reprises au cours de sa vie; mais cela n'empêche pas son ascension de se poursuivre: il devient tour à tour Secrétaire et Recteur du Collège de San Nicolás.

A 37 ans, le bachelier Hidalgo est à son sommet. Il dirige l'un des plus prestigieux Collèges d'Amérique. Il s'est préparé avec ardeur à la connaissance des Humanités pour enrichir la vie, la sienne et celle des autres. Il connaît le latin, le français et l'italien; il parle le mexicain, l'otomi et le tarasque. Son talent est clair, sa réplique rapide. Polémiste extraordinaire, dans son âme bout un obscur non-conformisme par rapport à l'oppression du milieu colonial et contre certains dogmes qu'il estime grossiers. Il pense et il doute; mais ces doutes, il les tait et, dans leur fermentation, il se prépare à de plus sourdes révoltes.

L'ombre tutélaire de Don Vasca de Quiroga a dû s'étendre, dans le silence des siècles, jusqu'à se confondre avec ce nouvel éducateur qui recueillait son héritage spirituel et qui, tout comme lui, était animé de l'amour des lettres et de l'amour des hommes. Ainsi s'écoulèrent 27 années, à l'abri du Collège de San Nicolás, années durant lesquelles l'enfant de la campagne devint un homme supérieur et les ronces devinrent buisson ardent.

L'heure arriva, cependant, où Hidalgo dut abandonner le Collège pour aller comme curé à Colima. Moment très douloureux, que celui de l'arrachement... Les 18 ans qui suivirent, où il erra d'une paroisse à l'autre, n'étaient qu'une forme d'ostracisme.

Sa vie, dans les paroisses de campagne, représente en quelque sorte le prolongement de sa vie au Collège. Il fut un conducteur d'âmes mais, plus que pasteur, il ne cessa jamais d'être un maître. A San Felipe il eut encore des nostalgies d'humaniste et il occupa ses loisirs à traduire Racine et Molière et à faire jouer quelques-unes de leurs œuvres. Cela même s'effaça devant une transformation plus profonde encore. L'intellectuel qui avait toujours vécu dans les subtilités, les abstractions et les dogmes, ouvrit les yeux sur la réalité de son pays. Il y trouva l'âme du peuple dans le mépris opprimé et l'indien asservi, qui ne possédaient en propre que le fardeau de leur misère et de leur peine.

Ce fut comme une révélation. Hidalgo ne pouvait enseigner à ses ouailles ni le latin ni la philosophie; mais il leur enseigna quelque chose de plus important, les actes nobles de la vie, ceux qui ouvrent le chemin de la rédemption. Ignorant tout des industries, il les apprit d'abord, pour les enseigner à son tour à ses paroissiens. A Dolores, il fit venir des abeilles de La Havane et obtint de la cire pour les églises; il sema des mûriers et créa l'industrie de la soie; il planta des vignes et fit du vin; il apprit la céramique et produisit de la faïence qu'il vernissait lui-même; il tanna des peaux et établit une sellerie. Il monta, de même, une menuiserie et une forge, et lorsque sonna l'heure de la lutte, c'est dans ses ateliers qu'il fabriqua les lances et les « machetes » libérateurs.

Comment ne pas s'incliner devant cette vie extraordinaire, devant cet intellectuel qui s'attache à ensei-

gner et à racheter, et qui sait descendre des hauteurs pour comprendre et servir les humbles? Comment ne pas s'incliner devant cet intellectuel qui sent que la science et l'art seraient choses vaines dans la vie si elles n'étaient fécondées par un sentiment d'amour, et qui, l'ayant compris, se donne par un dévouement sans retour à ceux d'en bas?

Si l'existence d'Hidalgo s'était terminée là, elle serait l'une des plus hautes et des plus pures, celle d'un sage changé en missionnaire ou celle d'un saint laïque de la culture mexicaine. Mais il y a un deuxième acte, bref et lumineux. Dans notre histoire cet acte n'a duré que le temps d'un éclair; mais dans la vie du héros, il représente le drame même de sa transfiguration. Le prêtre devient soldat, le maître caudillo, le pasteur héros. Six mois suffirent pour l'élever — et le précipiter une fois sa mission accomplie. Le destin, qui est inflexible, se chargera du reste.

Le drame s'annonce à Dolores par le tocsin. Il commence par un cri dans le silence de l'aube. Ce cri de libération d'Hidalgo devant le jour indécis, c'est le cri du Mexique lui-même qui défie son sort. En cette minute d'audace prennent fin trois siècles d'abatement résigné et beaucoup d'années de souteraines révoltes. Au cri de « Vive l'Indépendance! » la foule répondit avec la fidélité d'un écho; mais le cri final « A bas le mauvais Gouvernement! » fut aussitôt traduit par celui de « A bas les gachupines! »

Dès ce moment, l'épopée commence, et je ne vais pas la retracer. Dans ces jours d'héroïsme et de sang, d'idéalisme et de violence, Hidalgo fit preuve d'une supériorité indiscutable sur ses hommes. Il les dépassa en tout, en talent, en audace, en clairvoyance. Il fut le Chef, par le droit naturel du mérite.

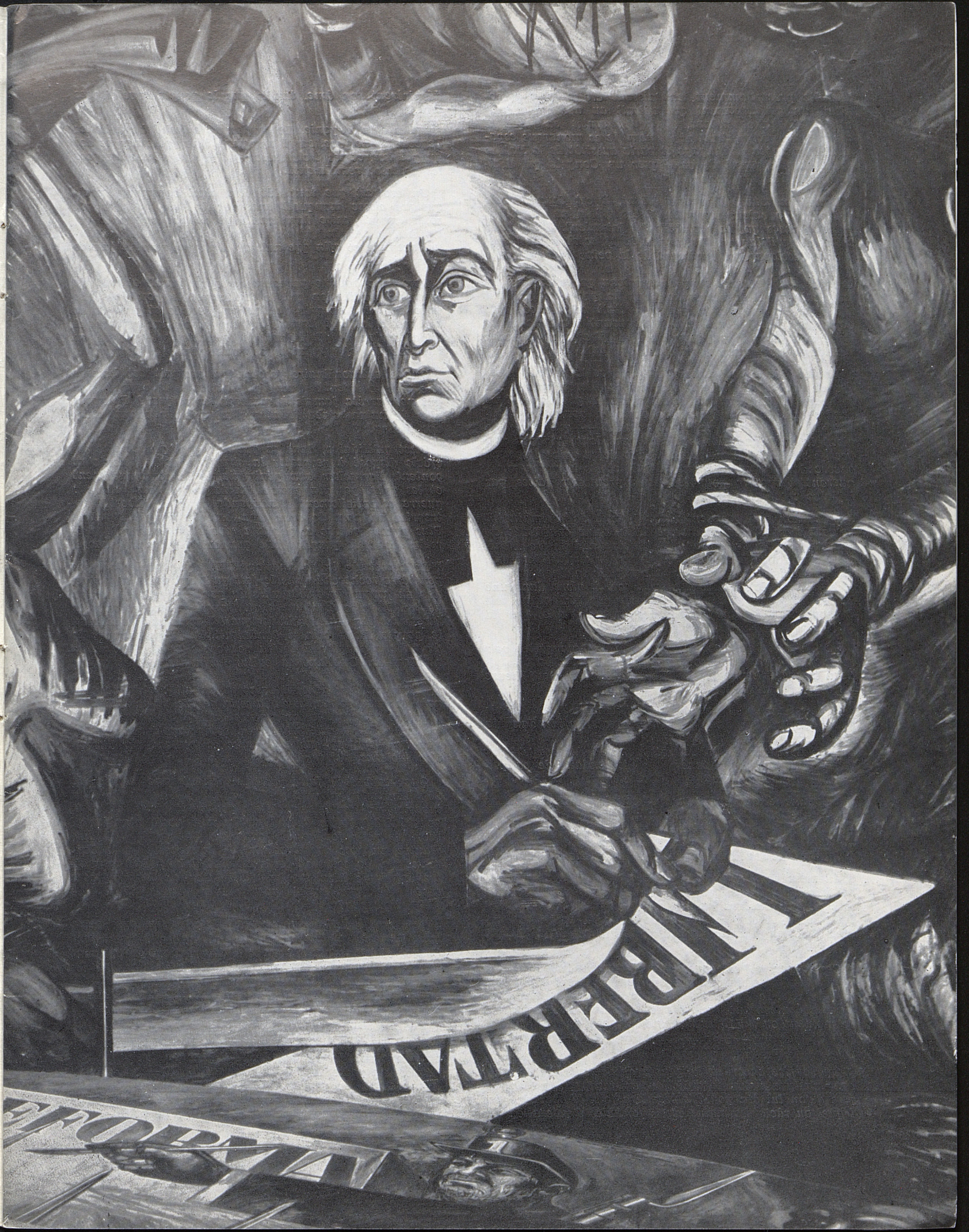
Nul n'approcha de sa valeur sereine. Lorsque la conspiration fut découverte et que les appréhensions commencent, Allende, Aldama, tous les conjurés, perdirent la tête; tous pensèrent à fuir. Seul Hidalgo garda son calme; lui seul puisa dans son propre courage l'audace indispensable pour les retenir et pour les obliger à faire le saut dans l'inconnu. Le cri de Dolores fut vraiment son défi.

Du point de vue du sens politique, lui seul, vieux lecteur de l'histoire, trouva le sang-froid nécessaire pour mener la révolte. Lorsque Allende et les militaires qui le suivaient parlèrent de faire la guerre en levant une armée régulière pour affronter celle de la Royauté, Hidalgo vit clairement que ce n'était pas le choc des armées, dans des batailles rangées, qui pourrait donner la victoire aux insurgés, lesquels manquaient d'armes, mais la levée en masse du peuple qui, dans la frénésie de l'insurrection, saurait seul trouver le courage et la force de vaincre. Il importait donc peu, que ce fût seulement avec des lances, des « machetes » et des arcs que la horde fit face aux Espagnols.

Jamais, dans l'histoire du Mexique, un caudillo n'exerça un tel magnétisme sur les masses; jamais idée n'entraîna davantage les populations arrachées à leur sol par l'appât de la liberté. « C'est une sorte de vertige », disait Calleja. Qu'importait donc que ces masses, comme Allende le redoutait, fussent capables de céder brusquement à la panique si elles étaient capables, tout autant, de se révéler héroïques!

Dans ce cataclysme, alors que, sûrement, nul ne savait avec certitude quels seraient les buts de la révolution, seul Hidalgo eut des préoccupations d'homme d'Etat, car lui seul rêvait de l'avenir de la Nation. Il était venu à







la lutte précipitamment, en laissant croire qu'il précôniserait un gouvernement qui agirait au nom de Ferdinand VII, et, cependant, dès qu'il sentit sa force, il n'usa jamais du portrait ni du nom de ce monarque espagnol. Il changea de langage et parla aussitôt de la Nation souveraine, et aussi de convoquer un Congrès qui déciderait de l'avenir national.

Dans son œuvre d'homme d'Etat, il est deux décrets qui ont une valeur éternelle. Il les édicta au cours des brèves pauses que les combats lui laissaient. L'un d'eux est celui qu'il lança à Valladolid, le 19 octobre 1810, abolissant l'esclavage et punissant de la peine de mort toute personne qui achèterait, vendrait ou retiendrait des esclaves. Cet éclatant coup de marteau qui résonnait sur les chaînes de la servitude pour la première fois en Amérique, alors que la guerre n'était commencée que depuis un mois, et un demi-siècle avant que Lincoln ne le répêât dans le pays du Nord, suffirait pour donner à Hidalgo une place parmi les immortels.

L'autre décret mémorable, qui est resté le mot d'ordre de toutes nos révolutions, est le décret agraire du 5 décembre 1810, émis à Guadalajara. Il y ordonnait de rendre aux Indiens les terres dont ils avaient été dépouillés, « car je veux — ajoutait-il — que seuls en aient la jouissance les naturels dans leurs villages respectifs ». Un siècle plus tard, l'écho de sa voix résonnera encore dans les montagnes du Sud, et les hommes continueront à mourir pour les deux promesses faites par Hidalgo : terre et liberté.

La nation qu'il pressent et qu'il forge de ses mains, il la veut libre et souveraine, et il l'imagine constituée en République. En vue de cela il envoie un Ministre Plénipotentiaire aux Etats-Unis et il lui ordonne d'informer que le Mexique lutte « pour sa complète indépendance », et qu'il est décidé à tout prix « soit à vivre dans une liberté d'hommes, sous une Constitution fédérative, soit à mourir en faisant justice des injures subies par la nation ».

En plein vertige d'action, alors qu'il commençait à voir se profiler l'avenir de son entreprise, brusquement le rideau tombe. L'heure du caudillo est passée et c'est l'heure du martyr qui sonne.

A ce moment commence le troisième acte de la vie d'Hidalgo, rapide dans le temps, mais infini dans la souffrance. Quatre mois captif, chargé de chaînes, lui qui les avait toutes brisées, et soumis à la torture d'un jugement implacable, tandis qu'il entendait, de sa prison, le bruit des salves qui abattaient ses compagnons.

L'homme était seul dans sa cellule, seul devant sa conscience et devant son Dieu, et lorsque ses juges lui demandèrent de quel droit il avait pris les armes, il répondit avec une tranquillité non exempte de fierté : « du droit de tout citoyen qui croit la Patrie en danger. »

Au moment de mourir, il dépassa tous ses compagnons en héroïsme. Alors que tous se rétractaient et s'humiliaient, lui conserva sa sérénité immuable et son attitude digne. Aucun reniement de ses idées politiques, aucune délation, aucune lâcheté ne ternit son titre de Père de la Patrie.

Cependant, si sa conscience d'homme l'absolvait, le prêtre avait besoin du pardon de son Dieu. Pour cela lorsque vint le jugement religieux, il se prosterna humblement, acceptant ses fers et demandant pardon. A ce moment on lui fit signer une rétractation qu'il n'avait pas rédigée mais qu'il accepta, sans doute pour mourir dans le sein de sa religion.

On souffre encore à la pensée des dernières scènes de son martyre : son interdiction en tant que prêtre, les fers qu'on lui ôta pour la première fois, le couteau avec lequel on râcla ses mains et les formules d'exécration qui

déchirèrent son âme, tandis que le peuple ravalait ses larmes...

Après cela, l'agonie. Le condamné attaché à un banc; l'exécution de face, car il se refusa à se présenter de dos au peloton, et les trois salves qui furent nécessaires car les soldats tremblaient...

On croirait que tout dût être ainsi consommé, mais quelque chose manquait encore : la tête blanche qui roule, coupée, mise dans une cage de fer et ensuite accrochée à l'Alhóndiga de Granaditas pour servir d'éternel exemple et afin que nul, au Mexique, ne rêve jamais plus de liberté...

Lorsqu'un homme parcourt un cycle pareil et que, de la noble méditation qui le torture et le possède, il se jette dans les hasards de l'action féconde et paie de sa vie son idéal, cet homme est un héros authentique. A Hidalgo rien ne fit défaut, ni la noblesse des idées, ni l'audace des efforts, ni le couronnement du martyr.

Quelle extraordinaire fascination exerçait cet homme que tous suivaient ? Quelle force aveugle le poussait, lui qui ne s'arrêta jamais à mesurer les risques ? Pourquoi plus de haines s'abattirent sur lui que sur aucun autre des insurgés ?

C'est qu'Hidalgo, dans sa guerre, n'agit pas comme un créole disposé à respecter la structure de la colonie et content d'arracher aux péninsulaires le commandement et les privilèges. La guerre d'Hidalgo fut toute autre : guerre essentiellement d'indépendance et de liberté, entreprise au nom de ceux d'en bas, du peuple opprimé. Plus qu'une guerre ce fut une révolution sociale, la première de cette grande lutte mexicaine qui dure encore.

Le secret de la fascination d'Hidalgo sur les masses peut être recherché dans le fait qu'il entreprit la guerre, non en faveur du créole mais du peuple, et qu'il s'inspira de lui. Hidalgo était un chef. Sa conscience et sa voix furent les instruments historiques dans lesquels s'incarna le peuple. Pour cela il conduisait la guerre comme le désirait le peuple; il toléra ses excès et il appuya ses représailles. Oubliant sa culture d'humaniste, et même son ministère, il agit en tant qu'homme-peuple. A la protestation des siens, Hidalgo répondait : « Je ne connais pas d'autre moyen de faire la guerre. » Ses militaires auraient voulu faire une guerre de type académique. Ils étaient imbus de l'esprit de l'époque napoléonienne. Lui non : il comptait sur le brusque éclatement, sur l'irruption violente, sur les secousses volcaniques.

Que pouvait-il faire d'autre devant une armée de 26.000 hommes, et alors que le Vice-Roi, qui redoutait une invasion de l'extérieur, s'était pourvu d'armes, et avait acheté 8.000 fusils à la Jamaïque et avait monté une fabrique pour fondre des canons ? Que pouvait-il faire d'autre, en face du pouvoir et de la richesse de la Couronne qui, au cours de ces années où il lui fallait combattre depuis le Mexique jusqu'à l'Argentine, avait encore assez de puissance pour lever une armée de 80.000 hommes ?

Pourtant, en pleine frénésie de guerre, Hidalgo rêvait, pour l'avenir, d'une paix idyllique, où les lois seraient douces et bienfaisantes; où le Gouvernement aurait pour tous une bonté de père et s'attacherait à développer les arts, à encourager l'industrie et à créer un milieu propice afin d'utiliser, ainsi qu'il le disait, « tous les dons que le ciel nous a fait ».

Ses ennemis s'acharnèrent sur lui. Mais les Mexicains d'aujourd'hui ont foi dans les destinées qu'Hidalgo souhaitait pour eux. De là leur fierté d'être ses fils et de voir — c'est un poète, Alfonso Reyes, qui le dit — « que l'histoire voulut, de propos délibéré, réunir en lui tous les traits de la Mythologie : le livre et l'épée, le métier et la charrue, le sourire et le sang ! ».



# LE MONDE INTELLECTUEL D'HIDALGO

par Juan HERNANDEZ LUNA

Professeur à la Faculté de Philosophie et de Lettres  
de l'Université Nationale de México

## LA CARRIERE ACADEMIQUE D'HIDALGO

**H**IDALGO n'a pas soutenu de thèse de doctorat. Ce qui ne l'empêche point de faire une brillante carrière dans l'enseignement avec un simple baccalauréat. On le voit figurer tout d'abord comme maître de grammaire (*començants et moyens*) — 1779 — au Collège de San Nicolás, à Valladolid (aujourd'hui Morelia, dans l'Etat de Michoacán), puis, en tant que maître-ès-Arts — c'est-à-dire de Philosophie — (1781) et de Théologie scolastique (1783); enfin, il occupe la chaire de Théologie dite « de Prima » (1788). Et cela n'empêche pas non plus ses supérieurs de le choisir pour tenir les postes de trésorier (1787), de secrétaire (1788), de vice-recteur (1788) et de recteur (1792) de ce même Collège de San Nicolás. En plus de l'espagnol, Hidalgo parlait le latin, le français, l'italien, l'otomí, le náhuatl et le tarasque. Il avait prêché plusieurs sermons de morale et de doctrine, composé des panegyriques, traduit du latin en espagnol la *Lettre à Népotien* du Père et Docteur de l'Eglise latine Saint-Jérôme — à laquelle il a ajouté quelques notes pour l'intelligence du texte — et rédigé deux *Dissertations sur la vraie méthode pour étudier la Théologie scolastique*, l'une en latin et l'autre en espagnol.

Comme on le voit, Hidalgo a gravi tous les échelons, au cours de sa carrière professorale, qui fut, nous dit le Dr de la Fuente, « fort brillante ». Bien que ne possédant pas le titre de docteur, il vaut bien autant que le plus illustre des docteurs à la toque ornée de glands de l'Université Royale et Pontificale de México. Il y a pourtant une différence énorme, certes, entre l'universitaire Hidalgo, du Collège de San Nicolás, et ces professeurs chargés d'attributs académiques. La voici : durant son séjour au Collège de San Nicolás, Hidalgo acquiert des connaissances théoriques étendues, une richesse d'idées étonnante, un vaste savoir, pour faire face aux problèmes qui se posaient à son milieu historique.

Il y a gagné aussi un grand pouvoir pratique de transformation de la réalité ambiante. C'est cet équilibre entre la théorie et la pratique, entre le savoir et la réalité, entre la connaissance et la vie, qui distingue l'universitaire Hidalgo, du Collège de San Nicolás, des universitaires à rabat de l'Université Pontificale de México.

## LE MONDE DU REFORMATEUR DE L'UNIVERSITE

Dans l'évolution intellectuelle d'Hidalgo, nous pouvons distinguer d'abord une première époque, qui va de 1783 — année où il accède à la chaire de Théologie scolastique du Collège de San Nicolás — à 1792 où, sur décision de ses supérieurs, il quitte le Collège pour s'occuper de la paroisse de Colima. Entre ces deux dates, il faut placer 1784. Cette année-là, en effet, le doyen du chapitre de Valladolid, le Dr Joseph Pérez Calama, invite tous les théologiens et étudiants de la ville à participer à un concours sur la meilleure façon d'étudier la théologie, concours doté de douze médailles d'argent destinées à récompenser la meilleure dissertation en latin et en espagnol. Nous savons qu'Hidalgo prit part à ce concours et remporta le prix avec une *Dissertation sur la vraie méthode pour étudier la Théologie scolastique*, dont le texte — d'après M. Francisco Bane-gas — aurait été publié pour la première fois, en 1885 ou 1886, dans la *Gaceta Oficial* de Michoacán. Par cette *Dissertation*, nous savons que le milieu intellectuel dans lequel évoluait Hidalgo était celui de la réforme académique, celui de la réforme des méthodes, des textes, de l'orientation et des programmes d'enseignement. Il s'occupe alors activement de modifier les formes traditionnelles et routinières de l'enseignement de la théologie dans son Collège.

Hidalgo entreprend une critique de l'ouvrage de théologie du dominicain français Jean-Baptiste Gonet, *Clypeus Theologiae Thomisticae*, qui servait de livre de lecture à San Nicolás. Après

avoir réfuté les erreurs et les divergences de points de vue contenues dans cet ouvrage, Hidalgo estime que les premières sont un « obstacle aux progrès de la jeunesse » et que, par conséquent, ce texte doit être remplacé par un autre plus moderne et d'orientation plus positive, comme par exemple celui de « Gotti, de Berti, ou de tout autre que l'on jugera à propos ».

Mais, son programme de réforme universitaire ne s'épuise pas dans la pure critique du texte de Gonet. Une telle critique est toute accidentelle dans son programme réformiste, car ce qu'il se propose en réalité c'est de changer complètement l'orientation scolastique qui prédominait alors, en Nouvelle Espagne, dans les études théologiques.

## LE MONDE DU THEOLOGIEN « LUDENS »

On peut discerner, d'autre part, une seconde époque, comprise entre 1792 et 1803. La première de ces deux dates marque le moment où, par décision de ses supérieurs, Hidalgo quitte le Collège de San Nicolás, après y avoir vécu vingt-sept ans, et où il prend possession de la cure de Colima, où il ne restera que huit mois. La seconde de ces dates indique l'année où Hidalgo laisse à son frère José Joaquín la cure de San Felipe Torres Mochas, qu'il occupait depuis onze ans, et se voit transféré à la paroisse de Dolores.

D'après la déposition faite par fray Joaquín Huesca, le 16 juillet 1800, devant le Commissaire de l'Inquisition, à Valladolid, Hidalgo passe pour un lecteur assidu de l'*Histoire ecclésiastique* de Fleury, des *Fables* de La Fontaine, du *Coran*, et de divers auteurs tenus pour jansénistes; il y est présenté comme un individu qui discute et tient des propos légers sur les Apôtres, Sainte Thérèse, la Vierge, les Papes, les Saintes Ecritures, l'Eglise et le Saint Office.

Mais, à côté de l'homme habile aux jeux théologiques, nous trouvons aussi, à cette époque, le traducteur et le met-



teur en scène de certaines pièces du théâtre classique français. De sa cure, Hidalgo crée un monde d'art et de beauté, dans lequel il vit et où il convoie ses administrés à pénétrer à leur tour. Il traduit des comédies de Molière et des tragédies de Racine; et il ne se contente pas de les traduire, il les fait représenter, choisissant lui-même les interprètes, les dirigeant et décidant de tout ce qui touche à la mise en scène et aux costumes des acteurs. Monde du *Tartufe*, de *l'Avare*, et du *Misanthrope*, dont les personnages amusent Hidalgo qui, lui-même, apprend à rire à ses ouailles, car le rire est une façon de briser les chaînes de l'oppression dans laquelle vit la Nouvelle Espagne. Monde d'*Andromaque*, de *Britannicus*, d'*Esther*, de *Mithridate*, de *Phèdre*, de *Bérénice*, de *Bajazet*, d'*Iphigénie* et d'*Athalie*.

#### LE MONDE DU PRETRE « FABER »

Jusqu'en 1803, Hidalgo vit dans ce monde de jeu et de théâtre; cette année-là, il quitte San Felipe Torres Mochas pour prendre possession de la paroisse de Dolores. Son arrivée en ces lieux marque le commencement d'une troisième époque, dans son évolution intellectuelle. Cette époque s'étend jusqu'au 16 septembre 1810, date à laquelle il se met à la tête de l'armée des Insurgents et déclenche ainsi le mouvement pour l'indépendance du Mexique.

Pour s'acquitter de ses devoirs, Hidalgo conçoit un programme de transformation industrielle qu'il applique à la modeste communauté de Dolores. C'est le programme d'un grand réformateur social. Hidalgo veut tenter à Dolores une expérience d'existence nouvelle sur le plan humain, plus heureuse, où l'homme ne souffrira plus de la misère et de l'exploitation du régime colonial, et qui, par la suite, puisse s'étendre à toutes les régions de la Nouvelle Espagne. Au point de vue industriel, Hidalgo instaure, sur l'un des terrains de sa paroisse, un système de petites industries comportant une poterie, une forge, un atelier de menuiserie, un métier à tisser, une tannerie et une bourellerie. Il fait également planter des mûriers pour donner de l'impulsion à l'industrie du ver à soie; il envoie chercher des abeilles à La Havane, afin d'installer des ruchers, et il décide de faire planter des milliers de pieds de vigne dans les vergers du village.

Il consacre son intelligence et son savoir à faire progresser ce système d'industries. Le soir, il réunit les ouvriers de ses ateliers et leur fait la lecture de traités relatifs à leur métier. Puis, il leur donne des explications sur ce qu'il vient de lire, jusqu'à ce qu'ils aient compris. Non content de cela, le lendemain, Hidalgo visite les ateliers pour s'assurer que les ou-

vriers mettent bien en pratique ce qu'il leur a enseigné la veille.

#### L'AFRANCESADO

D'après les critiques faites à Hidalgo par les écrivains royalistes, au moment où il déclenchait le mouvement d'Indépendance, et selon la déposition de l'abbé Joseph Martin García de Carrasquedo devant le Saint Office (en 1811), nous pouvons encore relever un autre trait du monde intellectuel d'Hidalgo: la série d'auteurs interdits qu'il lisait au cours de ces années et qui étaient, pour la plupart, français.

L'auteur de *l'Anti-Hidalgo* assure, dans sa quatrième lettre, que le Curé de Dolores prêchait une nouvelle morale à ses paroissiens et qu'il « leur citait, à l'appui de cette morale, de nombreux textes de *Ruso* (sic), de *Volter* (sic), de Raynal, de Diderot, et des promesses de la famille *Bonapartuna*, qui assuraient liberté et indépendance ». Il ajoute qu'avec ces « doctrines et de magnifiques promesses, il se gagnait les cœurs et en disposait, en se faisant, comme Cicéron dit de Catilina, *grave avec les vieux, amène et railleur avec les jeunes, hardi avec les braves et libertin avec les vicieux*. »

Ce même auteur déclare, dans sa quinzième lettre, qu'Hidalgo, contaminé par le virus « gallique » de la philosophie, veut réaliser en Nouvelle Espagne « toutes les hypothèses de Diderot, Helvétius, Rousseau et d'autres bien pires encore, en restaurant un état d'animalité pure et en être le petit roi ». Dans sa douzième lettre, il le tient pour un réformateur religieux qui entend transplanter dans ce royaume le culte et les fêtes que « Voltaire souhaitait et que Robespierre avait mis en pratique à Paris ».

Don Fermín de Regadas assure, à la fin du quatorzième chapitre d'*El Aristarco*, qu'Hidalgo était un jacobin « aveuglement épris de la doctrine vénéneuse de *Voltaire* (sic) et de *Rousseau* (sic), citernes auxquelles s'éteignait avec anxiété la soif hydropique de ceux qui aspirent à jouer un rôle singulier dans le monde, par une philosophie qui sait sauter les obstacles de l'interdit ».

Les œuvres de Voltaire et de Rousseau ne constituent pas les seules lectures françaises d'Hidalgo à cette époque. García de Carrasquedo assure qu'il lisait constamment les théologiens et les historiens français Ferry, Calmet, Noël Alexandre, Rollin, Bosquet, Fleury, Vanière, Buffon, ainsi que Molière et Racine.

Outre ces auteurs français dont nous venons de parler, Hidalgo étudiait — déclare García de Carrasquedo — Démosthène, Eschine et Cicéron, l'Italien Genovesi, le jésuite espagnol Juan Andrés et le jésuite mexicain Clavigero.

Nous compléterons le tableau des au-

teurs lus par Hidalgo à cette époque en ajoutant que, dans l'Edit de l'Inquisition, il était soutenu que les « idées révolutionnaires », les « croyances erronées » et les procédés d'Hidalgo, « tout comme sa doctrine, sont fort semblables à ceux du perfide Luther en Allemagne », et que, dans un sermon, fray Pedro Bringas affirme qu'Hidalgo s'est fait le « fidèle disciple et l'imitateur de l'infâme Napoléon ».

#### LE MEXICAIN UNIVERSEL

Tel est le schéma du monde intellectuel d'Hidalgo. Comme on peut le voir, c'est un monde dynamique, en renouvellement constant, par la lecture de nouveaux livres et par l'acceptation d'idées nouvelles; non point un monde rigide, sclérosé, dogmatique. Son monde intellectuel était celui d'un bon chrétien et celui d'un *afrancesado*, certes, mais c'était aussi quelque chose de plus: c'était le monde d'un homme à la culture étendue et au vaste savoir, un monde grand, Hidalgo a su réaliser, par son intelligence exceptionnelle, un merveilleux abrégé du monde universel de la culture. Dans ce monde sont présents les classiques gréco-latins, Démosthène et Eschine, Anaxagore et Leucippe, Pythagore et Aristote, Sénèque, Cicéron et Virgile; les classiques de la patristique, Tertulien et Saint-Ambroise, Saint Denys dit l'Aréopagiste, et, le plus grand de tous, Saint Augustin; le grand classique de la Renaissance, Melchor Cano; les classiques du théâtre français, Racine et Molière; le grand Espagnol Feijóo; les illustres Mexicains Clavigero et Alzate, ainsi qu'une pléiade de théologiens célèbres, d'humanistes, de philosophes et d'historiens de l'Italie, de la France et de l'Allemagne cultivées d'alors. Le monde intellectuel d'Hidalgo est une *universitas*, une université véritable. Non point une université qui se définit par les rabats, les bonnets et les toges carnavalesques dont s'enorgueillissaient tant les illustres docteurs de l'Université Coloniale, Royale et Pontificale, mais une université où le sens universel de la culture alterne avec les battements de cœur de ce qui est déjà national, de ce qui est mexicain. L'université, le monde intellectuel d'Hidalgo est une symbiose de larges portions de sève nationale, de vie mexicaine et de forts courants de pensée universelle. Son rang d'intellectuel universel ne l'a pas empêché d'avoir un regard vigilant pour scruter les besoins de son pays et un grand cœur pour y recueillir ses aspirations de libération. Notre indépendance est issue de cette symbiose de l'universel et du mexicain. Aussi, le professeur de San Nicolás, l'universitaire Hidalgo, est-il le premier Mexicain universel; il est le premier grand maître mexicain dont l'Université mexicaine de demain devra suivre l'exemple.



# JOSÉ MARIA MORELOS

## HÉROS DE L'INDÉPENDANCE MEXICAINE

par Alfonso TEJA ZABRE

de l'Institut d'Histoire de l'Université de México

**H** IDALGO ayant donné, en 1810, le signal de la révolte contre les Espagnols, Morelos poursuivit cette entreprise avec de meilleurs résultats sur le plan militaire, tout en poussant encore plus loin les objectifs de l'indépendance, de la réforme sociale et de la création d'une nouvelle forme de nationalité.

Les campagnes de Morelos furent rapides et brillantes. Pourtant, le sort devait lui être contraire. Vaincu, fait prisonnier, il devait finir devant un peloton d'exécution. Sa carrière politique ne dura que trois ans. Toutefois, son nom est demeuré comme le symbole du courage, du patriotisme et des tendances démocratiques de libération.

Morelos naquit en 1775 à Morelia, que l'on dénommait alors Valladolid. Il fut exécuté le 22 décembre 1815, à San Cristóbal Ecatepec, aux environs de México, où on l'enterra. Les restes du héros semblaient voués à l'oubli éternel. En effet, sa tombe fut longtemps considérée comme celle d'un individu ayant commis de graves délits contre l'Etat et l'Eglise et qui avait défendu une cause perdue. Cependant, la victoire finale de la Révolution d'indépendance entraîna une révision complète de l'histoire ; Morelos, comme tous les autres paladins de l'émancipation mexicaine, commença à être regardé sous un jour nouveau.

Le 19 juin 1823, le Congrès proclamait les chefs de l'Indépendance « Bienfaiteurs de la Patrie » ; puis il ordonnait l'exhumation et la translation de leurs cendres à México, où elles recevraient les honneurs suprêmes. Le 16 septembre suivant, la dépouille de Morelos était transférée de San Cristóbal Ecatepec à Guadalupe, refaisant en sens inverse le chemin parcouru le jour de son exécution. Dans son *Diario Histórico*, don Carlos María de Bustamante nous fait part de ses impressions sur ces cérémonies ; son témoignage est inappréciable en raison de l'ingénuité et de l'émotion dont il est empreint. Trois groupes de musiciens indiens, venus de diverses localités, jouaient des airs gais en suivant le convoi du héros ; puis, les ossements de tous les chefs insurgents furent placés dans cinq urnes, pour être reçus avec les honneurs militaires à Peralvillo. De là, ils furent transportés à l'église de Santo Domingo où, le lendemain, une messe solennelle était célébrée, à laquelle assistait le général Vicente Guerrero, représentant le Gouvernement.

Les reliques furent ensuite déposées dans la Cathédrale de México — à la Chapelle de San Felipe de Jesús et, plus tard, sous l'autel des Rois — dans l'attente que la Nation leur donnât une autre sépulture : une crypte située sous la Colonne de l'Indépendance, du Paseo de la Reforma de México (1).

Dans ces quelques feuillets, nous aimerions montrer que la personnalité de Morelos tient encore sa place et qu'elle a des répercussions sur l'avenir. M. Eduardo Enrique Ríos a parcouru tous les endroits où était passé le chef mexicain, afin d'y retrouver quelques indices nouveaux concernant notre héros ; tâche ardue, car, aujourd'hui encore, les difficultés créées par la distance et le climat ne favorisent guère ce genre de voyages. Néanmoins, bien que nous ne possédions que les premières impressions de ce voyageur érudit, l'on peut assurer que celles-ci sont pleines de promesses. A Carácuaro, la maison qu'habitait Morelos est toujours debout, et l'actuel curé du village entretient soigneusement la tradition verbale ainsi que le souvenir de son glorieux prédécesseur. Des reliques de Morelos sont conservées à Nocupétaro, notamment la chaire d'où il lisait les Evangiles, le crucifix, le ciboire et le calice dont il se servait pour officier. On y garde également le registre sur lequel sont inscrits les noms des dix-sept citoyens de Nocupétaro qui participèrent au soulèvement. Les anciens du village parlent encore comme d'un fait récent, de ce 31 octobre 1810 où Morelos se mit à sonner le tocsin pour appeler ses paroissiens et inviter les volontaires à l'accompagner dans son expédition.

Il n'est que des historiens passionnément hostiles à la révolution de l'indépendance et à ses hommes pour avoir émis un jugement partial sur Morelos et l'avoir représenté comme un chef de factieux, fanatique et sanguinaire, sans être frappés par ce qu'il représentait de social. Lucas Alamán, lui-même, n'a pu que le respecter ; il a dû refouler son manque de sympathie à l'égard de l'homme et de sa cause, sans doute pour ne pas choquer l'opinion publique d'alors. Iturbide, qui haïssait tous les chefs insurgents, lui rendit justice plus tard, alors qu'il se voyait déjà sur le trône. Un autre empereur à la couronne éphémère, Maximilien de Habsbourg, devait rendre un hommage solennel à l'obscur

prêtre métis. Faisant taire son orgueil, pour des raisons politiques, le descendant de Charles Quint reconnut l'héroïsme du plus redoutable des guerriers de la rébellion contre la couronne d'Espagne dans cette partie de l'Amérique. Le 30 septembre 1865, en effet, alors qu'il inaugurerait la statue de Morelos, l'archiduc d'Autriche s'exprimait en ces termes : « Nous célébrons aujourd'hui la mémoire d'un homme qui est issu de la classe du peuple la plus modeste. Parti d'une condition obscure, il occupe maintenant l'une des places les plus hautes et les plus illustres dans l'histoire glorieuse de notre pays. Il voulait l'indépendance pour les siens, et Dieu, qui aide toujours ceux qui ont foi en leur mission, l'avait doté des qualités propres à un grand chef. Nous avons vu cet humble homme du peuple remporter des victoires sur les champs de bataille ; nous avons vu ce modeste curé gouverner les provinces placées sous ses ordres, aux heures difficiles d'un douloureux redressement, et nous l'avons vu mourir physiquement, versant son sang en martyr de la liberté et de l'indépendance ; néanmoins, cet homme vit en pensée au milieu de nous, et le triomphe de ses principes est à la base de notre unité nationale. »

Si nous avons mentionné ici les opinions hostiles à Morelos, c'est que les jugements entachés de passion politique doivent être examinés avec sérénité, la juste appréciation des valeurs morales, en matière d'histoire, étant l'œuvre des peuples et du temps. Ainsi, dans le cas de Morelos, les critiques de ses adversaires se transforment en éloges, et les paroles blessantes prennent un tout autre sens.

Par dessus les rancunes politiques, la complète glorification de Morelos semble avoir atteint son point culminant lors d'une scène qui se place au moment des fêtes du Centenaire de l'Indépendance, de 1910, et au cours de laquelle le marquis de Polavieja, au nom de l'Espagne, rendit au Mexique les uniformes ayant appartenu à Morelos et qui avaient été conservés jusque-là comme trophées au Musée de

(1) M. Fernando Ramírez de Aguilar qui a fait des recherches intéressantes à ce sujet, estime que les restes de Morelos ne se trouvaient pas avec ceux des autres héros à l'honneur. Il présume que le fils de Morelos, le général Juan N. Almonte, s'étant faufilé dans la crypte de la cathédrale, en avait soustrait ce qui restait de son illustre père, afin de l'enfouir dans quelque lieu demeuré inconnu jusqu'à présent.



l'Artillerie de Madrid. L'on entendit alors la voix du Président de la République, le général Porfirio Díaz, tantôt sur le point de se briser, tantôt voilée, dire : « Je n'aurais jamais pensé que ma bonne fortune me réserverait ce jour mémorable où mes mains de vieux soldat seraient ointes, en

quelque sorte, au contact de l'uniforme qui a couvert la poitrine d'un brave, qui a entendu battre le cœur d'un héros et abrité un grand homme ayant combattu les Espagnols, non parce qu'ils étaient Espagnols, mais parce que ceux-ci étaient les ennemis de son idéal. » Et c'est bien vrai. En effet,

le vieux militaire n'avait jamais eu une plus grande chance ; pas plus le 5 mai 1862, quand il galopait à la tête de ses soldats d'Oaxaca, que lorsqu'il savourait à longs traits l'ivresse de trente années d'un pouvoir quasi impérial. Aucun autre moment ne pouvait être plus glorieux pour lui, car c'est la seule fois qu'il lui fut donné de pouvoir honorer le plus noble des chefs mexicains, en unissant les noms du Mexique et de l'Espagne dans un geste de réconciliation et de fraternité.

Dans le Mexique moderne, qui a suivi la ligne de la Révolution de l'Indépendance en ses aspirations de réforme sociale, la présence de Morelos n'a fait que grandir. Elle représente de plus en plus la cause populaire luttant contre les privilèges de race et de caste ainsi que pour la liberté et la démocratie. La poésie continue à le célébrer en des accents qui rappellent le noble style des vers d'Amado Nervo ; les arts plastiques reproduisent les traits du héros, dans un effort de sublimation comparable à celui de la légende et, dans la petite île de Janitzio, au milieu du lac de Pátzcuaro, une énorme statue le représentant fait jaillir sa masse de pierre, comme si le géant s'élançait de la terre même, incorporé au sol natal. Depuis un siècle, l'interprétation populaire a prévalu, et la littérature historique a gravé définitivement l'image éponyme dans la conscience collective, unissant le nom du Mexique, nation indépendante, à ceux d'Hidalgo, de Morelos et de Juárez.



Portrait de José Maria Morelos y Pavón. — (Musée National d'Histoire.)





Les héros de l'Indépendance : Miguel Hidalgo et José Maria Morelos. (Fresque de Diego Rivera. — Détail.)

# LA CONSTITUTION D'APATZINGAN

par Mario DE LA CUEVA

ancien Recteur de l'Université Nationale,  
ancien Directeur de la Faculté de Droit de México

**J**OSÉ MARIA MORELOS Y PAVÓN est l'une des plus belles figures des guerres de libération des pays du Nouveau Monde. Ce grand capitaine a été vaincu par son sentiment du devoir civique et par son profond respect de la loi. Le Mexique se souvient de lui avec ferveur — et il n'a pas oublié sa noble attitude dans le domaine des idées sociales ; car c'était un socialiste humaniste et chrétien, l'un des premiers dans l'histoire des nations américaines. Dans son esprit, la lutte pour l'indépendance n'avait pas pour seul objectif le détachement de l'Espagne ; l'abolition de l'esclavage n'en était pas le but final non plus. Ces visées devaient être la condition de l'idéal suprême, ce que nous appelons aujourd'hui justice sociale : suppression de la misère afin que, les chaînes

d'une féodalité et d'une richesse cruelles étant brisées, l'homme d'Amérique puisse mener une existence digne des caractéristiques qui — selon l'idéologie chrétienne du prêtre guerrier — correspondent à la nature de la personne humaine ; égalité de tous les hommes d'Amérique, sans distinction de race ni de métissage ; distribution de la terre et remise des parcelles aux habitants des campagnes ; division des grandes propriétés et attribution de lotissements aux pauvres ; répartition, enfin, de la richesse mobilière.

La grande préoccupation de Morelos était de doter le Mexique d'une Constitution qui, tout en créant l'organisation de la nouvelle nation souveraine, légitimerait les actes de l'armée de libération. Pour y parvenir, et





« A Morelos, la Patrie reconnaissante. » — (Monument érigé à San Cristóbal Ecatepec.)

dans un magnifique élan de civisme, il proposa la séparation des pouvoirs militaire et civil, comme étant la meilleure garantie de la liberté. Puis, il réunit à Apatzingán un Congrès Constituant, qui promulgua la Constitution de 1814. Cette chartre puisait son inspiration à deux grandes sources : la pensée politico-juridique de la Révolution Française et les doctrines de Saint Thomas d'Aquin sur la nature et le caractère obligatoire de la loi. Les deux influences s'amalgamèrent pour donner naissance à une déclaration légale des principes reprenant — depuis l'époque de Saint Thomas et, par la suite, avec Montesquieu, Rousseau, Siéyès et la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen — les idéaux de la démocratie occidentale. Par l'universalité de son expression, la Constitution d'Apatzingán devint la doctrine politico-juridique des libérateurs de la Nouvelle Espagne et elle fut l'un des flambeaux de notre esprit de liberté durant le XIX<sup>e</sup> siècle.

En ce qui concerne la souveraineté, le texte retenait les idées et même des passages du Contrat social de Jean-Jacques. La souveraineté — lit-on dans les articles deux, trois et cinq — réside à l'origine dans le peuple ; elle consiste à pouvoir promulguer les lois et à instaurer la forme de gouvernement convenant le mieux aux intérêts de la société. Par sa nature, elle est imprescriptible, inaliénable et indivisible. L'article quatre stipulait ces attributs essentiels de la souveraineté, en stipulant que « le gouvernement n'étant pas institué en l'honneur d'une famille, d'un homme, ou d'une catégorie d'individus, ou pour servir leurs intérêts particuliers, mais pour assurer la protection et la sécurité générale de tous

les citoyens, unis de leur plein gré en société, celle-ci a le droit incontestable d'instaurer le gouvernement qui lui convient le mieux, de le modifier et de l'abolir, lorsque le requiert son bonheur ».

Le principe de la souveraineté du peuple servit de base à l'idée de suffrage universel. Les articles six et sept de la Constitution sont, croyons-nous, la première reconnaissance américaine de cette idée : « Le droit de suffrage pour l'élection de députés appartient à tous les citoyens, sans distinction de classes. La base de la représentation nationale est la commune, composée des habitants originaires du pays ainsi que des étrangers qui en sont réputés citoyens. »

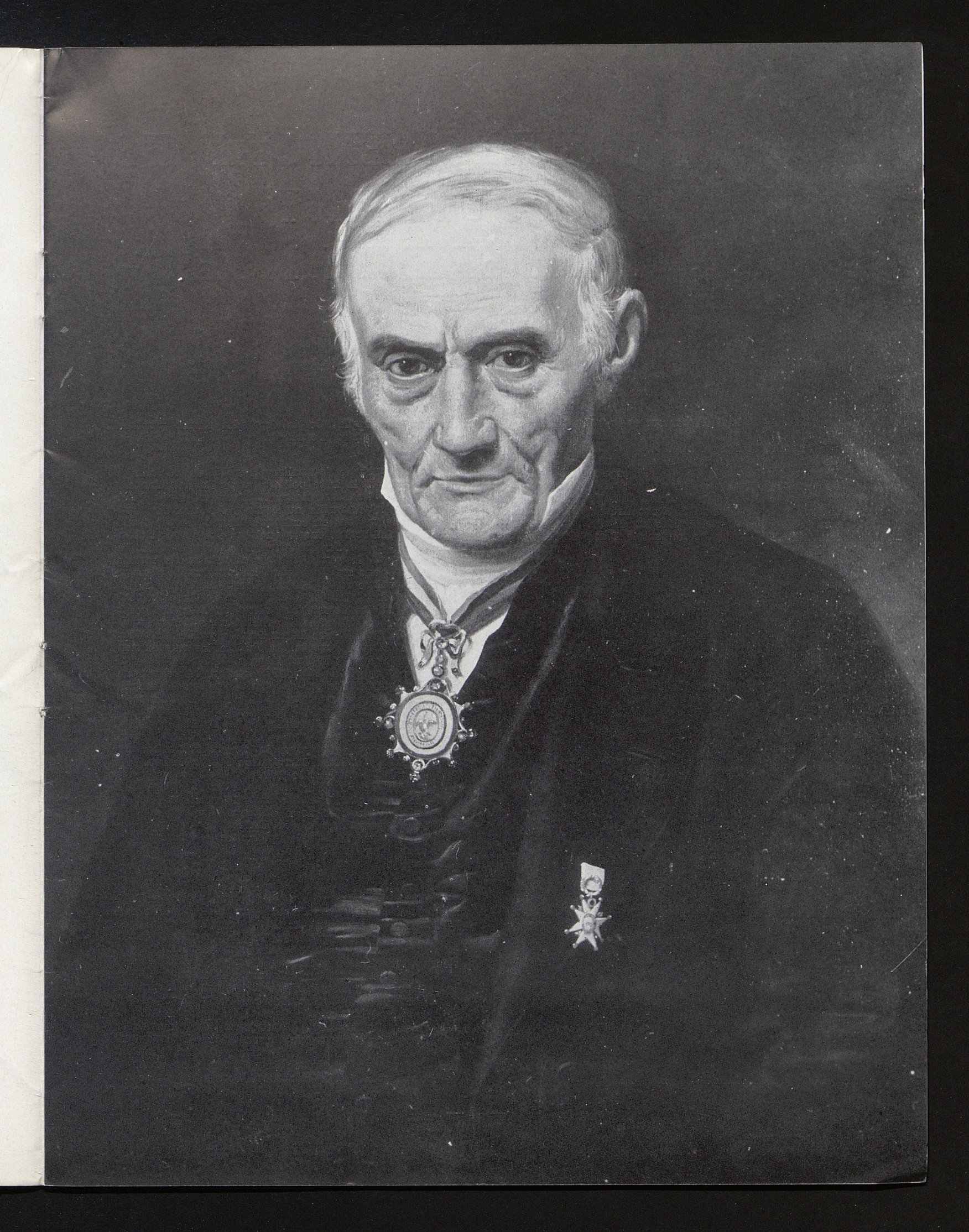
L'école du droit naturel enseigne aux hommes qu'il est des principes juridiques immuables découlant de la nature humaine, qui expriment son essence et ses valeurs, et sans l'observance desquels les hommes perdent leur dignité et deviennent des esclaves ou des serfs. L'affirmation de l'existence des droits naturels de l'homme, d'une portée universelle dans la Déclaration Française de 1789, fut reproduite aussi largement dans la Constitution d'Apatzingán : « Le bonheur du peuple et de chaque citoyen réside dans la jouissance de l'égalité, de la sécurité, de la propriété et de la liberté. La conservation intégrale de ces droits est à la base de l'institution des gouvernements et fait le seul objet des associations politiques ». La Déclaration des Droits comportait dix-sept articles, dont chacun tendait à assurer l'application de l'une de ces quatre idées. L'un d'entre eux stipulait, par exemple : « La maison du citoyen est un asile inviolable ; nul ne saurait y pénétrer si ce n'est en cas d'incendie, d'inondation ou à la demande des gens qui sont à l'intérieur, si cet acte était rendu nécessaire. Pour l'exécution d'une procédure criminelle, les formalités prescrites par la loi devront être préalablement remplies. »

Les règles du droit naturel ont été complétées par la théorie de la loi, qui reliait admirablement la doctrine du Docteur angélique sur les buts vers lesquels doit tendre le droit des hommes et la pensée de Rousseau sur l'origine et le caractère des lois : « La loi est l'expression de la volonté générale en vue de la félicité commune et elle doit être égale pour tous ».

Les idées de souveraineté du peuple, de droit naturel ainsi que de généralité et des buts de la loi humaine, constituaient la base sur laquelle devait être édifiée la structure de l'Etat. Après trois siècles de domination espagnole, le Constituant savait que la concentration du pouvoir conduit à la dictature. Il était convaincu que Montesquieu avait trouvé la formule qui assure la liberté. Aussi, décida-t-il que le pouvoir de l'Etat serait réparti selon les attributs de la souveraineté. « Les attributions de la souveraineté sont au nombre de trois — expliquèrent les députés de la liberté — : la faculté de promulguer des lois, la faculté de les faire exécuter et la faculté de les appliquer à des cas particuliers. Ces trois pouvoirs — législatif, exécutif et judiciaire — ne doivent pas être exercés par une seule personne ou par un seul corps. » La Constitution donna une structure à ces trois pouvoirs, conformément aux principes de représentation et de pluralité. Le pouvoir législatif allait être assumé par les députés élus dans les diverses provinces, le pouvoir exécutif devait être exercé par un collège de trois personnes et le Tribunal Suprême de Justice se composerait de cinq juges.

La nation, qui était en train de se former, aux termes de la Constitution d'Apatzingán, avec son sens du droit profondément humain, reprenait la pensée de l'insigne internationaliste Vitoria et avançait les efforts et les idéaux du XX<sup>e</sup> siècle ; elle déniait toute légitimité aux conquêtes par la force et proclamait le respect du droit international, en tant que règle de conduite pour les individus et pour les peuples.







# LES LETTRES MEXICAINES AU TOURNANT DE L'INDÉPENDANCE

par Alfonso REYES

de l'Académie Mexicaine,

Président du Colegio de México, Membre du Colegio Nacional

ENTRE le cabinet du penseur et l'opinion publique un nouvel agent de liaison, le journalisme, ne cessait de prendre de l'importance depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ce furent, d'abord, des feuilles volantes, à l'arrivée à Veracruz de la flotte venant d'Espagne ou à Acapulco de la Malle (Nao) de Chine : gazettes de Castorena y Ursúa et de Juan Francisco Sahagún. Un peu plus tard, et avec plus de régularité, citons Arévalo, Bartolache et son *Mercurio Volante*, Valdés et Alzate. En 1805, Villaurrutia et Bustamante fondent le *Diario de México* et,

en 1812, lorsque les Cortès de Cadix eurent proclamé la liberté de presse, Fernández de Lizardi le *Pensador Mexicano*.

Naturellement, le journalisme servira de véhicule, à sa naissance, à la lutte politique pour l'indépendance.

Tandis que les humanistes témoignaient d'une intelligence alerte et fertile au contact des nouvelles tendances sociales, tout en écrivant dans une langue plutôt somnolente, il restait encore quelques oisifs pour s'abandonner à des rêveries solitaires : Bolaños, dans *la Vie prodigieuse de la mort*, satiriste et peintre de mœurs, qui échoua dans ses essais moralisateurs, tout en annonçant, en quelque sorte, Lizardi; Acosta Henríquez et son *Rêve des Rêves*, discours à la manière de Quevedo, mais mal bâti, où les descriptions alternent avec des essais scientifiques un peu pâles. La rhétorique sacrée ne manque pas de dignité avec López Portillo y Galindo, Vélez Ulibarri et Rivera Guzmán. Au théâtre, les œuvres viennent pour la plupart de l'étranger, surtout celles des dramaturges espagnols du Siècle d'Or, quoique les petits actes et les scènes mexicaines ne soient pas rares. Eusebio Vela se distingua singulièrement dans les thèmes du pays; José Agustín de Castro présente des saynètes de mœurs. Rodríguez de Ledesma, Soria, Arriola peut-être, imitent Calderón et Moreto. L'abbé Manuel Sumaya inaugure l'opéra (*Parténope*, le drame d'*El Rodrigo*). Mais, bientôt, survient l'invasion de l'opéra italien. Manuel Corral (*La mère et la fille*, *Les deux jumeaux*, sur des paroles de Roca) et les opérettes de Fernández Villa, telle *La plus heureuse nuit*. Le vaudeville s'était popularisé. La chansonnette scénique rivalisait avec le théâtre. Les saynètes de don Ramón de la Cruz arrivent d'Espagne. Il semble qu'au cours des dernières décennies du XVIII<sup>e</sup> siècle l'on écrivait bien plus pour le théâtre que l'on ne représentait de pièces, car la censure les passait au crible.

D'autres questions plus urgentes que les lettres agitaient les esprits. Les néo-classiques essayaient de restaurer le goût; les dernières élégances gongoriniennes mettaient des touches de couleur sur le fond monotone du gris académique. Mais, la richesse des connaissances est supérieure à l'inspiration poétique. Et, surtout, les clairons de l'indépendance sonnent maintenant aux champs. Les secousses politiques troublent nécessairement la marche de la littérature. Il faut situer entre les deux étapes — crépuscule de l'ère coloniale et aurore de l'indépendance — l'œuvre fort abondante du journaliste, polémiste, peintre de mœurs et romancier José Joaquín Fernández de Lizardi, le « Penseur mexicain », auteur d'*El Periquillo sarniento*, de *La quijotita y su prima* et de *Don Catrín de la Fachenda*. Son art procède du





roman picaresque espagnol. Par sa peinture de l'ambiance décadente et corrompue de la Colonie, il représente — ainsi qu'on l'a dit — la meilleure allégorie en faveur de l'indépendance. Lizardi s'inspira particulièrement du *Gil Blas* de Lesage; il fut aussi très influencé par Feijóo. Bien que ce ne soit pas un écrivain au style prestigieux, il exprima remarquablement l'âme de son pays et les désirs ardents qui l'étreignaient. Il tient une place de choix dans la gratitude des Mexicains. Il avait de l'humour, une sournoiserie de mépris, une espièglerie malicieuse — qui était, dans ses mains, la meilleure des armes. Non seulement il a laissé le premier roman hispano-américain ayant une véritable robustesse, mais il a également brossé un portrait caractéristique de notre pays. Il s'est battu inlassablement par la plume en faveur des nobles causes.

La poésie que nous pouvons encore appeler baroque et colonialiste a eu une dernière manifestation collective, poussée sans doute officiellement, à l'occasion de l'inauguration de la statue équestre de Charles IV — œuvre de Tolsá — le 9 décembre 1803, c'est-à-dire à la veille des mouvements d'indépendance. Deux cents poètes participèrent à ce concours. Mais, en 1805, nous l'avons dit, Bustamante et Villaurrutia fondaient le *Diario de México*, bientôt envahi par une pléiade de littérateurs. Néo-classiques, peintres de mœurs, tous sur un mode mineur, ils ont su entretenir cependant l'intérêt pour les lettres, ce qui explique que ce quotidien, disparu en 1817, soit pour nous le reflet fidèle de la vie littéraire d'alors. Il avait réuni près de cent vingt poètes et autant de prosateurs. Au milieu de la médiocrité de satiriques et de poètes incolores tels Sartorio, José Agustín de Castro, Anastasio de Ochoa (le plus correct et le plus épuré), l'on voit s'avancer fray Manuel de Navarrete avec un accent plus personnel, quoique non sans influence de l'Espagnol Meléndez Valdés et touché en quelque sorte par la sensibilité funèbre du poète Young. C'est l'heure où jeunes bergers et pastourelles font irruption dans une Arcadie factice, peuplée de Dmons, Bathylles, Amphrises, Damètes, Myrtilles, Philènes et Chloriles. Par la gracieuse facilité de ses vers, Navarrete règne, quatre années durant, sur ce modeste Olympe.

La lutte politique (1810-1821) déclencha une avalanche de feuilles volantes, de proclamations, de journaux éphémères. Les uns signalaient les dangers de l'aventure; les autres prêchaient la nécessité de se lancer dans la bataille en dépit de tous les risques. Les journalistes qui défendaient l'indépendance se relayaient les uns les autres; ils changeaient le titre de leurs publications et enduraient des vexations de toute sorte. Pendant ce temps, les députés mexicains aux Cortès de Cadix déployaient leur rhétorique politique : Guridi y Alcocer, Ramos Arizpe, du côté de la révolution; l'évêque Pérez Martínez, dans le camp de la restauration. Les poètes abandonnèrent rapidement les délectations de leur feinte Arcadie. D'une part, Boileau, La Fontaine, Molière, Voltaire, Diderot et Rousseau, leur fournissaient des inspirations et des doctrines nouvelles. D'autre part, on oubliait les doux modèles espagnols d'Arriaza, de fray Diego Tadeo González ou de Meléndez Valdés pour imiter les accents civiques et patriotiques de Quintana, Cienfuegos et Gallego. C'est alors que le noble et circonspect Sánchez de Tagle évolue du néo-classicisme au préromantisme, en passant par la grandiloquence patriotique. Ce poète était fait, sans doute, pour des jours plus calmes et plus cléments; il soupire après eux dans son ode *A la lune, au temps des discordes civiles*. C'est encore Francisco Ortega, qui semble être l'image estompée du

précédent, quoique d'aucuns le tiennent pour le versificateur le plus accompli de son époque, et qu'il ait voulu prévenir le peuple, avec prudence et sans emportements, contre les dangers de l'aventure impériale d'Iturbide (*A Iturbide, pour son couronnement*). Enfin, c'est la poésie châtiée et sévère, sinon de haute envolée, d'Andrés Quintana Roo, un écrivain qui appartient plutôt à notre histoire politique, et dont la prose excellente, nourrie d'humanisme, donnait une forme espagnole aux idées révolutionnaires de la France et des Etats-Unis, en les mettant à la portée du Mexique.

Parmi les prosateurs politiques qui composaient incidemment des vers et exerçaient plutôt leur plume comme un service civique, il faut citer : Fernández de San Salvador, l'inflexible adversaire de l'Indépendance; Francisco Severo Maldonado, qui passa d'un camp à l'autre, choisissant à temps celui qui allait triompher; le révolutionnaire Cos, qui monta une imprimerie de ses propres mains et Sánchez de la Barquera, qui se gaussa de l'Inquisition dans les colonnes du *Diario de México*, dont il fut le directeur pendant un certain temps et qui, finalement, fut mis en accusation en tant que membre de la société secrète « Los Guadalupe ». Cette époque nous offre deux cas fort singuliers d'auteurs de voyages et de mémoires (genres qui ne sont guère prisés de nos écrivains) : fray Servando Teresa de Mier y Noriega y Guerra ainsi que le prêtre José Miguel Guridi Alcocer. Le premier, attaché à nos luttes civiles, est un dominicain inculpé par l'Inquisition, controversiste de Blanco White à Londres et conseiller de Mina-le-Jeune, qu'il rallie à la cause de notre indépendance et qu'il accompagne dans sa malheureuse excursion rédemptrice à México. Poursuivi ensuite par Iturbide, député de la première République et hôte du Président Victoria, ennemi du fédéralisme parce qu'il l'estimait contraire à notre génie et à nos traditions nationales (ainsi qu'il l'a expliqué dans son célèbre « discours des prophéties »), fray Servando Teresa de Mier commença par déclarer dans un sermon que le christianisme n'avait pas été prêché tout d'abord au Mexique par les Espagnols, mais par Saint Thomas lui-même, qui fut le Quetzalcoatl des indigènes. Il écrivit une histoire de la *Révolution de la Nouvelle Espagne*, sous le pseudonyme de José Guerra. Mier divulgua l'œuvre de Las Casas contre les excès de la conquête et il laissa une *Apologie* de sa vie, qui est un document unique, où, dans une prose très vivante et d'une véritable plume de narrateur, pleine d'aisance et d'esprit, il nous conte ses pérégrinations — les unes réelles, d'autres imaginaires —, ses prisons et ses exils au Mexique, en Espagne, en France, au Portugal, parmi des tableaux d'époque, riches en humour et même en espièglerie à la Casanova. On a retrouvé petit à petit, de nouveaux et curieux détails sur la vie de fray Servando Teresa de Mier en Angleterre et aux Etats-Unis. Il était capricieux, arbitraire et courageux, aventurier par tempérament et écrivain de beaucoup d'esprit. Chez Mier se reflètent les premières hésitations de l'ère constitutionnelle. De son côté, Guridi y Alcocer, curé à Puebla puis à México, député aux premiers Congrès et chanoine de la Cathédrale Métropolitaine, se livre à un examen de conscience à la manière de Rousseau, fort crûment, avec un sans-gêne qui frise le cynisme, et il laisse ainsi — en dehors de ses sermons et de ses poèmes — des *Notes sur sa vie*, d'une curiosité indéniable, bien que celles-ci ne soient pas aussi expressives ni aussi agréables que les pages de Mier.

Telles sont les figures saillantes de l'étape au cours de laquelle le Mexique parvint à l'indépendance.





Sevando Teresa de Mier

*[Handwritten signature]*



# LA FAYETTE ET LA RECONNAISSANCE DE L'INDÉPENDANCE DU MEXIQUE

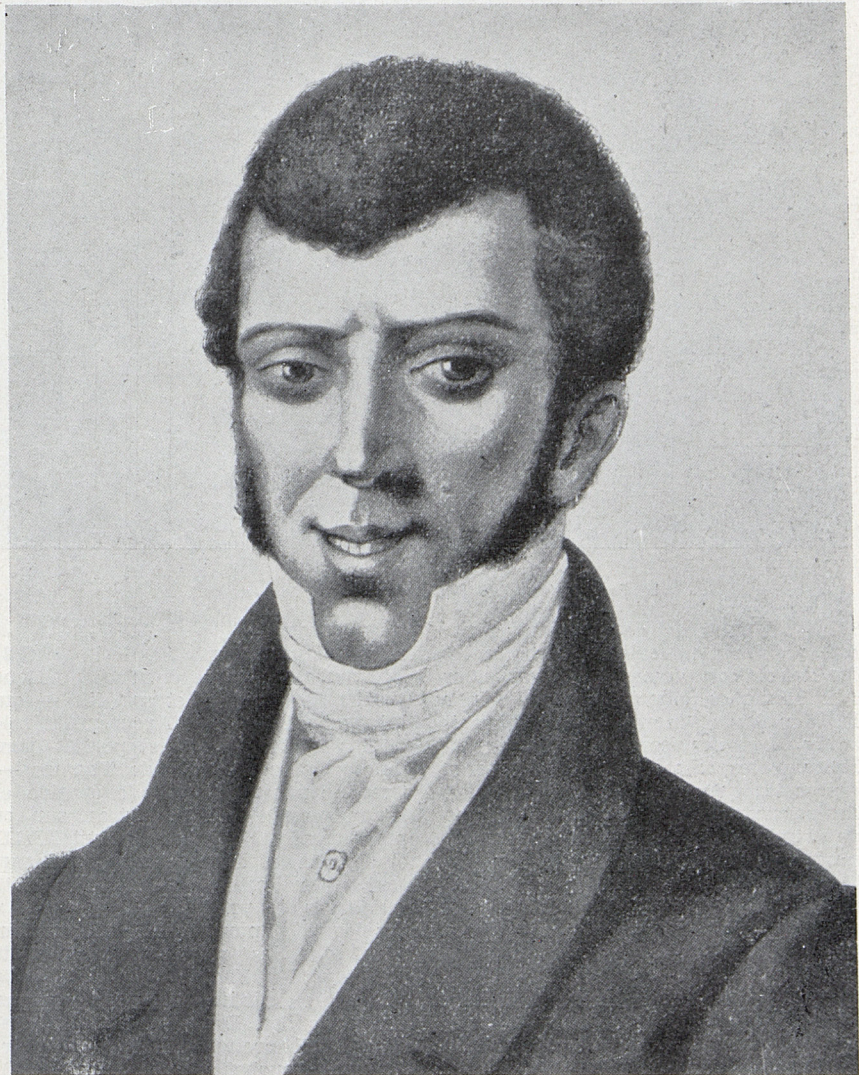
par Luis WECKMANN

de la Société Mexicaine d'Histoire

L'Indépendance Mexicaine, proclamée en 1810 et devenue effective en 1821, fut reconnue plus ou moins rapidement par de nombreux gouvernements tels que ceux des Etats-Unis, de la Grande-Bretagne et des Pays-Bas. Pour ce qui est de la France, il fallut attendre jusqu'à la Révolution de Juillet 1830 pour arriver à une reconnaissance officielle. En effet, la Restauration se refusa toujours à ce pas, en dépit des démarches réitérées du Gouvernement mexicain et en dépit du fait que les relations commerciales franco-mexicaines, nouées en 1821, ne s'étaient jamais interrompues.

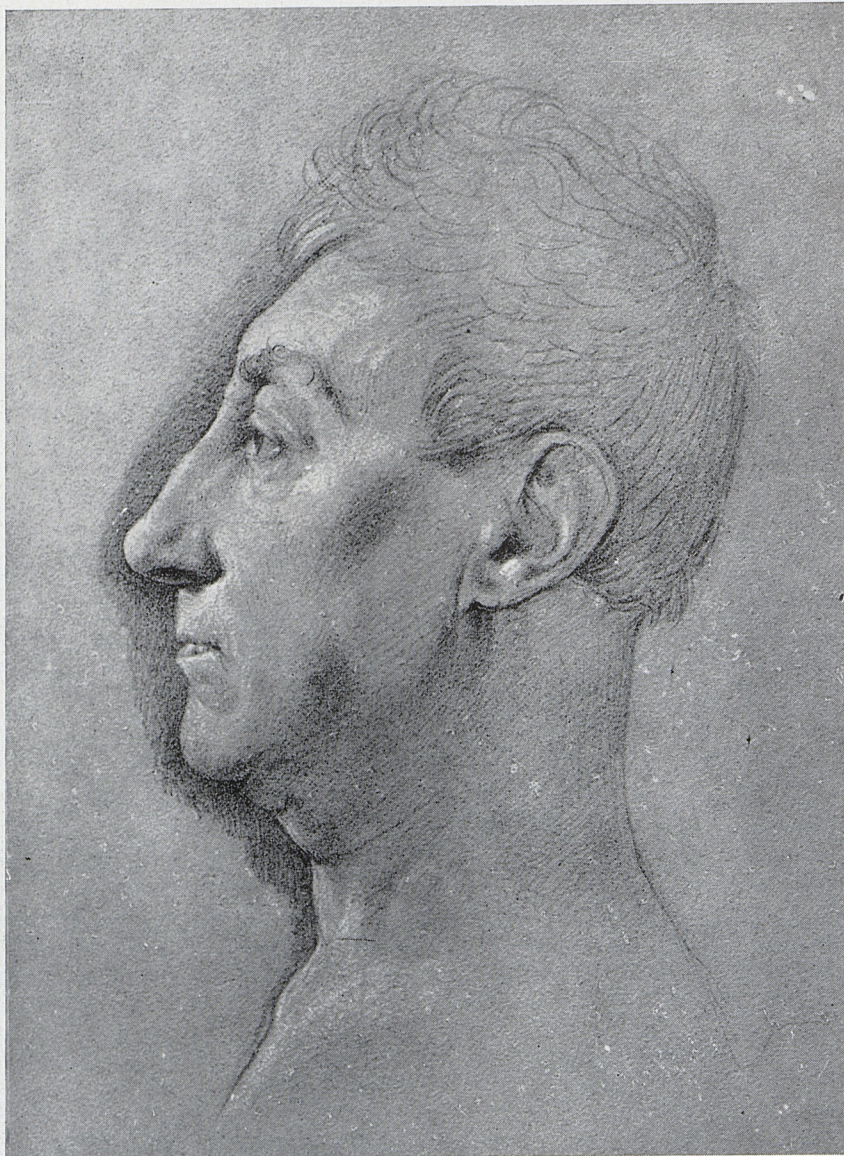
Dès la fin de 1823, Thomas Murphy remplissait à Paris les fonctions d'Agent Confidentiel du Gouvernement Mexicain, tâche qui lui fut facilitée par les liens d'amitié personnelle qui l'unissaient au comte de Villèle, alors Président du Conseil. Avec l'assentiment de ce dernier, Murphy exerça depuis 1826 la charge d'Agent Général du Commerce des Etats-Unis Mexicains, dans le but de faciliter les échanges commerciaux entre les deux pays. A cette époque, des agents commerciaux du Mexique se trouvaient déjà dans les principaux ports de France : Bordeaux, Marseille, Le Havre, Nantes, Sète et Dunkerque (auxquels un septième vint s'ajouter, en 1827 : Bayonne).

Le commerce acquit en quelques années une importance considérable. D'après des informations de Murphy, le port de Bordeaux à lui seul avait déjà en 1826, avec le Mexique, un commerce presque égal à la totalité de celui qu'il pratiquait avec les possessions françaises des Antilles ; et Sebastián Camacho, Ministre des Relations Extérieures du Mexique, n'hésitait pas à affirmer — dans une Note adressée à Villèle en avril 1827 —



Manuel Eduardo de Gorostiza.





La Fayette (vers 1830) par Ingres. — (Photo Bulloz.)

que « d'après un calcul approximatif, les deux tiers du commerce extérieur (du Mexique) ont été alimentés par les denrées et manufactures françaises ». Les représentations faites au Roi par les Chambres de Commerce des ports de France, y compris celle de Paris, en faveur de la reconnaissance de l'indépendance mexicaine, ne furent jamais suivies d'effet sous la Restauration. On put seulement obtenir la signature des Déclarations Ministérielles du 9 mai 1827 (signées par Camacho lui-même — qui fit le voyage à Paris — et par le Baron de Damas, Ministre des Affaires Étrangères) dans lesquelles furent reconnus les principes qui devaient définir les relations commerciales, mais où on omit soigneusement toute allusion qui eût pu être interprétée comme une

reconnaissance formelle, de la part de la France, de l'Indépendance politique mexicaine. Murphy et son fils — qui lui avait succédé à l'Agence Générale depuis la fin de 1827 et portait comme son père le nom de Thomas —, firent connaître l'attitude évasive et les mesures dilatoires prises sur ce point, par les Ministres de Louis XVIII et de Charles X. L'obstacle était surtout, aux yeux des représentants mexicains, le principe « légitimiste » sur lequel s'appuyait la Restauration, ainsi que les engagements qu'avait contractés la France avec la Sainte Alliance en général, et avec l'Espagne en particulier. Dans le dernier discours qu'il prononça à la Chambre, sous les Bourbons (le 9 juillet 1829), le Général de La Fayette, alors député de Meaux, attira l'attention de

ses collègues sur un projet de loi présenté au Mexique par de nombreux députés (parmi lesquels Almonte et Tornel) prévoyant une augmentation de 10 % des taxes d'importation sur les marchandises en provenance des pays qui n'auraient pas reconnu, au cours de cette même année, l'indépendance mexicaine. Faisant allusion aux pétitions réitérées des Chambres de Commerce françaises en faveur de la reconnaissance, La Fayette conseillait: « Il est temps, Messieurs, que le Gouvernement se rende enfin aux demandes unanimes du commerce français ». A la même occasion, il ajoutait que, s'il était indéniable que des désordres eussent lieu au Mexique, on en grossissait l'importance. Il les attribuait, pour sa part, à deux causes: « les menaces, quoique impuisantes, de l'Espagne... et les intrigues européennes qui s'obstinent à vouloir introduire de vieilles institutions dans les nouveaux Etats ». « Faites cesser ces deux causes, — suggérait-il — et la tranquillité du commerce renaîtra. » La possibilité d'obtenir la reconnaissance paraissait néanmoins plus éloignée que jamais lorsque, en novembre 1829, fut constitué le Ministère du Prince de Polignac.

Les circonstances changèrent radicalement avec la Révolution de Juillet et la chute des Bourbons. Murphy fils, — qui, à l'époque, comptait une trentaine d'années, et devait devenir plus tard le dernier Ministre des Affaires Étrangères de Maximilien de Habsbourg — fut le témoin des événements et en fit une description enthousiaste et prolixe à son Gouvernement. « Le Peuple, — écrit-il —, avec un courage impressionnant, s'empara de tous les dépôts d'armes, forçait les devantures des armuriers, levait des barricades de tous côtés, arrachant les pavés des rues et faisant tomber les arbres dans les avenues, sans se laisser décourager un seul instant par la vue de ceux qui tombaient sans cesse sous le feu de la troupe ». Il raconte comment le 28 juillet, de nombreux corps de ligne refusèrent de continuer à tirer sur le peuple. « Ce qui, lui apportant un nouvel élan... lui donna un grand avantage en ce jour et lui permit de prendre possession de nombreux points importants de la Ville où était immédiatement planté le drapeau tricolore ». Il raconte ensuite, avec force détails, la formation de la Commune, le commandement donné à La Fayette, et la constitution du Gouvernement Provisoire.

Ensuite, Murphy raconte plusieurs épisodes relatifs à l'abdication de Charles X, au départ du monarque détrôné pour l'Angleterre et à la proclamation du duc d'Orléans comme Roi des Français. Il fit ressortir, dans tout son rapport, le rôle important que la Révolution accorda à La



Fayette ; et, enfin, il qualifia le mouvement de « succès surprenant qui aura sans doute une importance incalculable sur le continent européen ; mais qui doit en avoir aussi sur les destins de l'Amérique ». Murphy ajoutait dans sa lettre : « Le moment me semble venu de voir reconnaître notre indépendance par cette nation, et dès maintenant, je travaille incessamment pour que cela se réalise le plus rapidement possible. Tous les éléments nous sont favorables. Les hommes qui aujourd'hui ont une influence... sont justement ceux qui ont plaidé notre cause, et dont j'ai cultivé soigneusement l'amitié ».

Murphy ne se trompait pas dans sa prédiction. Le 6 août, arrivait à Paris, en mission extraordinaire, le diplomate et écrivain mexicain Manuel Eduardo de Gorostiza, alors Ministre à Londres. Gorostiza avait le projet d'obtenir que le Gouvernement de Louis Philippe reconnût publiquement l'indépendance du Mexique le plus tôt possible. Le jour même de son arrivée, — accompagné de Murphy — il consacra sa première visite au Général La Fayette, et il parla, ensuite, successivement avec les chefs politiques du moment : Molé, Dupin, Casimir Périer, Laffitte et le duc de Broglie. C'est à La Fayette qu'il échet de soulever pour la première fois, sous la Monarchie de juillet, le problème de la reconnaissance de l'Indépendance mexicaine. Dans la séance du 4 septembre 1830, le Général — qui avait alors 73 ans — après avoir pris la parole au cours d'une discussion relative aux propositions faites par une Commission spéciale pour que fût amélioré le statut des Antilles françaises, déclara :

« En appuyant avec empressement les conclusions de la Commission, et puisqu'il s'agit d'intérêts relatifs à l'hémisphère américain je demande la permission de dire quelques mots sur un objet de la plus haute importance pour le commerce français. Il est d'ailleurs certaines questions qui sont toujours à l'ordre du jour : les républiques de l'Amérique du Sud et du Mexique ont été depuis longtemps, et bien avant toutes les autres puissances, reconnues par les Etats-Unis. L'Angleterre vint ensuite après une assez longue hésitation. D'autres gouvernements suivirent : mais d'après je ne sais quels procédés entre deux camarillas, la France ne les a pas jusqu'à présent reconnus. J'ai trop de confiance dans le gouvernement actuel, pour n'être pas assuré qu'il suivra d'autres maximes ; mais je profite de la présence de Monsieur le Ministre des Affaires Etrangères pour l'inviter à informer la Chambre, autant qu'il le pourra, de ce qui a été fait et préparé relativement à ce grand intérêt public ».

La réponse que donna à cette interprétation le comte Molé, Ministre des

Affaires Etrangères, fut, contrairement au ton habituel adopté au cours des sept dernières années par les Ministres de la Restauration, claire et sans faux fuyants, puisqu'il proclama devant les députés :

« Je remercie l'illustre général qui descend de cette tribune de m'avoir donné l'occasion de m'expliquer sur cette question. Le roi m'a ordonné d'écrire à mes agents auprès des gouvernements de l'Amérique du Sud, que nous étions prêts à reconnaître l'existence de ces gouvernements, et à traiter de nos intérêts commerciaux avec les agents qu'ils ont établis ou établiront auprès de nous ».

En informant son gouvernement de cet événement, Murphy fut heureux d'indiquer comment, à l'occasion de la session de la Chambre « comme

toujours », le Général de La Fayette s'était « manifesté un avocat zélé de notre cause ».

Le 30 octobre de la même année, Molé adresse une note à Murphy, en lui faisant savoir qu'il est chargé, d'ordre du Roi, de lui annoncer que « reconnaissant en principe l'indépendance des Etats-Unis Mexicains, le Gouvernement Français est prêt à conclure avec eux un traité... Ce traité, reposant sur le principe de la plus exacte réciprocité... deviendra... le gage de relations aussi intimes que durables ». Cette communication ouvrit la porte à l'établissement de relations diplomatiques entre les deux pays, et prépara la voie à la signature des traités qui définirent les relations d'Amitié, de Commerce et de Navigation entre le Mexique et la France.



Maison de la rue d'Artois, qui servit de demeure en 1830 à M. Thomas Murphy, fils.





Julio Ruelas. — Portrait de l'Artiste par lui-même



# PRÉSENCE DU PEINTRE MEXICAIN JULIO RUELAS

par Jorge J. CRESPO de la SERNA

Vice-Président de l'Association Mexicaine des Critiques d'Art

**Le 16 Septembre 1907 Julio Ruelas mourait à Paris. Pour commémorer le cinquante-enaire de la disparition du grand artiste mexicain, *Nouvelles du Mexique* publie dans ce numéro un article écrit à cet effet par M. Crespo de la Serna, une opinion de Xavier Villaurrutia sur l'œuvre de Ruelas et plusieurs reproductions de certains de ses tableaux ou dessins les plus célèbres.**

C'ET étonnant artiste, issu d'une famille aisée de province, est né à Zacatecas en 1870. Son père, Miguel Ruelas, avocat, avait été député du temps du Président Juárez. En compagnie de quelques-uns des siens, il avait dû se rendre dans la capitale pour y occuper son siège ; ce n'est que plus tard que toute la famille devait s'y réunir, la carrière politique et professionnelle de Miguel Ruelas s'affirmant de plus en plus : il fut ministre des Affaires Etrangères de Porfirio Díaz et, aussi, Directeur de la Faculté de Droit. Etant ministre, il avait renoué les relations avec la France, relations rompues à la suite de l'Intervention.

La mère de Julio Ruelas, née Carmen Suárez, d'un esprit élevé et d'une vive intelligence, eut une importance décisive dans la vie de Ruelas, orphelin de père pendant son adolescence. Ce fut elle qui dut subvenir aux frais du premier voyage du jeune homme en Europe, en Allemagne, à l'Université de Karlsruhe, où il séjourna quelques années, étudiant la peinture sous la direction du peintre Meyerbeer.

A cinq ans, Julio s'entraîne déjà à faire de très intéressants dessins, dans lesquels il déforme et exagère les traits des grandes personnes. Ce sont de véritables caricatures, d'une espièglerie spontanée. Cependant, quand sa famille s'installe à Mexico, sa voie n'est pas encore tracée. Sa famille veut probablement pour lui une carrière connue, une atmosphère de discipline. Il entre au Collège Militaire de Chapultepec.

Son inquiétude intérieure, ses goûts — qui oscillent toujours entre la peinture et la littérature — l'incitaient constamment à s'insurger contre les rigueurs de la vie de cadet. Il se lie d'amitié avec le poète et critique d'art José Juan Tablada. Ruelas faisait des croquis et des estampes à la plume pour le journal que Tablada rédigeait. Ils y publiaient des caricatures, des épigrammes, des contes, des bons mots sur leurs condisciples et leurs maîtres. Ou ils sont allés trop loin dans leurs plaisanteries, ou pour toute autre raison, toujours est-il qu'ils ne tardèrent pas à être expulsés du Collège. Ruelas s'inscrivit finalement à l'Académie de San Carlos où Rafael Flores fut son premier maître.

En 1891, il est déjà à Karlsruhe. Les années qu'il va y passer marqueront d'une manière indélébile son caractère ainsi que sa conception de la vie et de l'art. Au début,

son ignorance de la langue allemande et la différence de coutumes l'inquiètent et l'affligent. Dans une lettre datée de Fribourg, le 7 juin 1891, il demande à son frère Aurelio de lui envoyer des livres et des photographies du Mexique... Il compare la couleur de sa peau à celle de ses camarades nordiques. Dans une autre missive — 10 juin 1892, toujours de Karlsruhe — il déclare avec humour « ne pas trouver de savon capable d'éclaircir sa vie ». Et il conclut : « Je n'aurais jamais cru que j'arriverais à être l'homme le plus obscur de cette ville. »

Il refoule bientôt ces impressions. Son naturel sociable le rapproche des autres élèves. Sans cesser de regretter le Mexique, il organise sa vie. Il étudie, il fréquente ses collègues, il se lie d'amitié avec de blondes « Gretchen ». Il rêve à des paradis triomphaux devant un bock de bière, dans les caves de la ville, tandis que, sur les murs le Bacchus germanique — Gambrinus — chevauche d'énormes tonneaux et Till Eulen Spiegel fait des pirouettes dans l'air.

Quand il revient au Mexique — en 1895 — il ramène avec lui non seulement une excellente technique, mais encore des dispositions d'esprit où l'on peut déjà percevoir le drame d'une nature effusive, dyonisiaque, torturée par le désir de sublimer ses passions. Cet être rebelle à la routine, n'est-il pas romantique ? Il conçoit la vie douloureusement, car il sait qu'elle est fugitive, et il entend être éternel. Cependant, ce tourbillon le tente. D'où sa hâte de vivre et d'épuiser tout ce que lui offre la vie : le bon comme le mauvais. D'où sa fin prématurée.

Au Mexique, il trouve une soupape d'échappement pour ses inquiétudes dans ce mouvement de jeunes littérateurs, influencés par Baudelaire, Verlaine, etc., qui ont fondé la *Revista Moderna*. On ne saurait parler de modernisme littéraire, en tant qu'école au Mexique, sans associer le nom de Ruelas à ceux qui composaient ce groupe.

Déjà à cette époque, les connaisseurs étaient convaincus de la valeur artistique de Ruelas. Certaines de ses meilleures peintures datent d'alors. Parmi celles-ci, son splendide portrait par lui-même — que José Clemente Orozco admirait tant — *Le Pendu*, dans lequel bien des gens ont vu une forte influence de Boecklin ; *La Dompteuse* ; les portraits de quelques amis, parmi lesquels les deux de Ramón Guerrero, celui du poète Othón, ceux de sa propre sœur — délicieux —, ceux des époux Larquet. Il



me semble toutefois que c'est dans ses illustrations de poésies, d'articles et de contes — parus dans la même revue — où Ruelas donne le plus libre cours à son imagination au moyen de centaines de beaux dessins à la plume — plus tard ce seront des eaux-fortes — dans lesquels éclate une mordante ironie et un sarcasme qui est chez lui une façon de protester contre le destin.

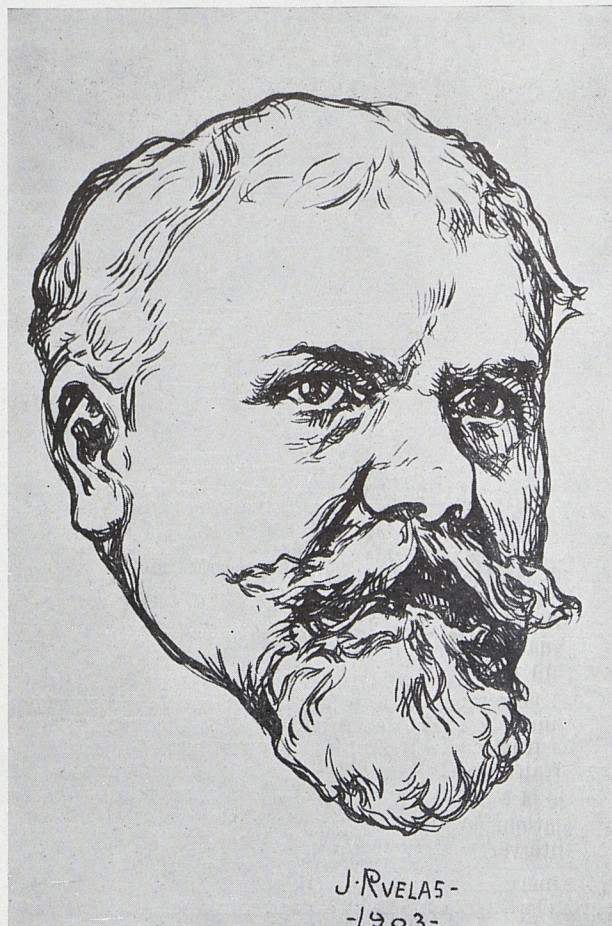
Tous ses jeunes amis sont contre les conventionnalismes, contre les doctrines d'Auguste Comte, contre le nationalisme traditionaliste. Ils tournent leurs regards vers le nouveau qui leur vient d'Europe. Ils l'imitent un peu, mais dans le cadre de ce mimétisme logique, leur personnalité se dégage continuellement. La forme élégante et hardie, le thème osé, interdit, l'hédonisme élevé au rang d'œuvre d'art comme chez Wilde, la bohème sentimentale, telles sont les caractéristiques du groupe. Parmi les artistes qui collaborent plastiquement à la revue — Argüelles, Izaguirre, Montenegro, Gedovius — il est important de noter que c'est précisément Ruelas qui montrera le plus d'originalité et le plus d'attachement enthousiaste à la doctrine de l'équipe.

Deux de ses tableaux — dissemblables en apparence — appartiennent à cette période : *La Paleta* et *L'entrée de Don Jesús Luján à la Revista Moderna*. *La Paleta* est un tableau peint sur une palette de peintre. D'un réalisme naturaliste, il présente une scène presque photographique du salon d'une maison close. Pas un détail n'y manque. Les personnages qui y évoluent sont en chair et en os, avec tous les traits de ce temps-là. La composition en est excellente, bien équilibrée, ainsi qu'on peut le remarquer dans toute son œuvre. Il y a de la spontanéité, un naturel exquis, dans toute l'action. C'est un tableau de coutumes, une toile de genre, caractéristique du goût 1900 en général. L'autre peinture touche le symbolique et le caricatural. Don Jesús Luján, qui fut le mécène et le directeur désintéressé de l'entreprise, enfourche un unicombe blanc. Il est vêtu tel un chevalier du moyen âge. Sous un gros arbre d'où pend une gigantesque toile d'araignée, au bord de la mer, l'attendent, sans gêne et moqueurs, les jeunes « maudits », émules de Poë, Verlaine, Wilde, Rimbaud et Baudelaire. L'un est un centaure, l'autre un satyre, un troisième un oiseau, un quatrième un monstre, moitié serpent, moitié libellule... Ce sont : le peintre Izaguirre, les poètes Jesús Valenzuela, Abel C. Salazar, Efrén Rebolledo, José Juan Tablada, Balbino Dávalos, l'écrivain Couto Castillo, l'orateur Jesús Urueta, le sculpteur Jesús Contreras.

La scène est animée, éloquente, vivante, bien construite. Chaque personnage nous offre un admirable portrait. Il s'agit, surtout, d'un document qui témoigne non seulement du passage de Ruelas par la revue, mais aussi sa conception de l'existence, ses obsessions. Il s'y condamne à mort de bonne heure. Il est le satyre qui se pend à un arbre, tandis que deux de ses compagnons accompagnent son agonie au son d'un tambour et d'une clarinette.

Ruelas n'était pas très loquace. Abel C. Salazar le juge « étonnant et génial, bizarre et tourmenté » : « Entre Urueta et Valenzuela, Rubén M. Campos et Tablada — dit-il — je le regarde, toujours muet ». C'est dans son art qu'il s'épanche. Il le fait jusqu'au désespoir.

C'était un type nettement créole, à la peau basanée, avec une teinte de mélancolie dans ses yeux profonds, à la bouche large et sensuelle, ombrée d'une petite moustache que surmontait, dans un dessin arqué, un énergique nez aquilin. Il n'était pas très grand. A Karlsruhe — sur une photographie de l'album de famille — on le voit au dernier rang de ses camarades. Il s'habillait toujours de noir. Le poète Luis G. Urbina, qui le fréquenta au Mexique et, plus tard, à Paris — où il avait été envoyé en 1904 nanti d'une bourse décernée par l'éducateur Justo Sierra, Ministre de l'Instruction Publique — brosse un magistral portrait de Ruelas en ces quelques vers :



Julio Ruelas. — Portrait de Justo Sierra.

*Tu semblais simple et tu étais compliqué.  
Maladif et gai, vigoureux et frêle,  
Frivole en apparence ; mais, en chaque dessein,  
Quel terrible penseur étais-tu ! Violent et délicat !*

Avant de s'établir à Paris, il entreprit un voyage rétrospectif et sentimental de son premier séjour en Europe. Il visita Baden, Berlin, Munich ; puis, il se rendit en Belgique et en Hollande. Il consacra le reste de son temps à étudier l'eau forte avec J.-M. Cazin. Quand il fut maître de cette technique, il se lança dans l'exécution de motifs extraordinaires, d'une grande finesse de trait et lourds de pensées. Comme toujours, à Paris, il mène une existence tourmentée et irrégulière. Dans les lettres qu'il adresse à sa famille, il se plaint d'ennuis d'argent et parle de ses dettes. Dans certaines, il annonce l'envoi d'eaux-fortes afin que son frère les vende pour l'équivalent d'une vingtaine de francs, ou de dessins pour soixante-dix francs, comme *La Tórtola* ou *La Belle Otéro*.

Il s'absente souvent de Paris. Il se rend à Saint-Malo : certains des rares paysages qu'il nous a laissés de la France, y ont été peints. « Wein, Weib und Gesang », semble avoir été son slogan. Et par dessus tout, il se consacre à l'art avec angoisse. Il ne saurait supporter ce rythme de vie. Trois ans après son arrivée, il succombe. Il avait contracté une tuberculose maligne. Il meurt le 16 septembre 1907, à l'âge de trente-six ans. Il avait fait son temps. Il a achevé ce qui représente son propre ex-libris : un Faust à qui la mort ferme bientôt les yeux.



Il est enterré dans son cher Montparnasse. Autour de son lit de mort se tenaient nombre de ses vieux amis du Mexique, immortalisés par lui en de magnifiques portraits, à l'huile ou à la plume.

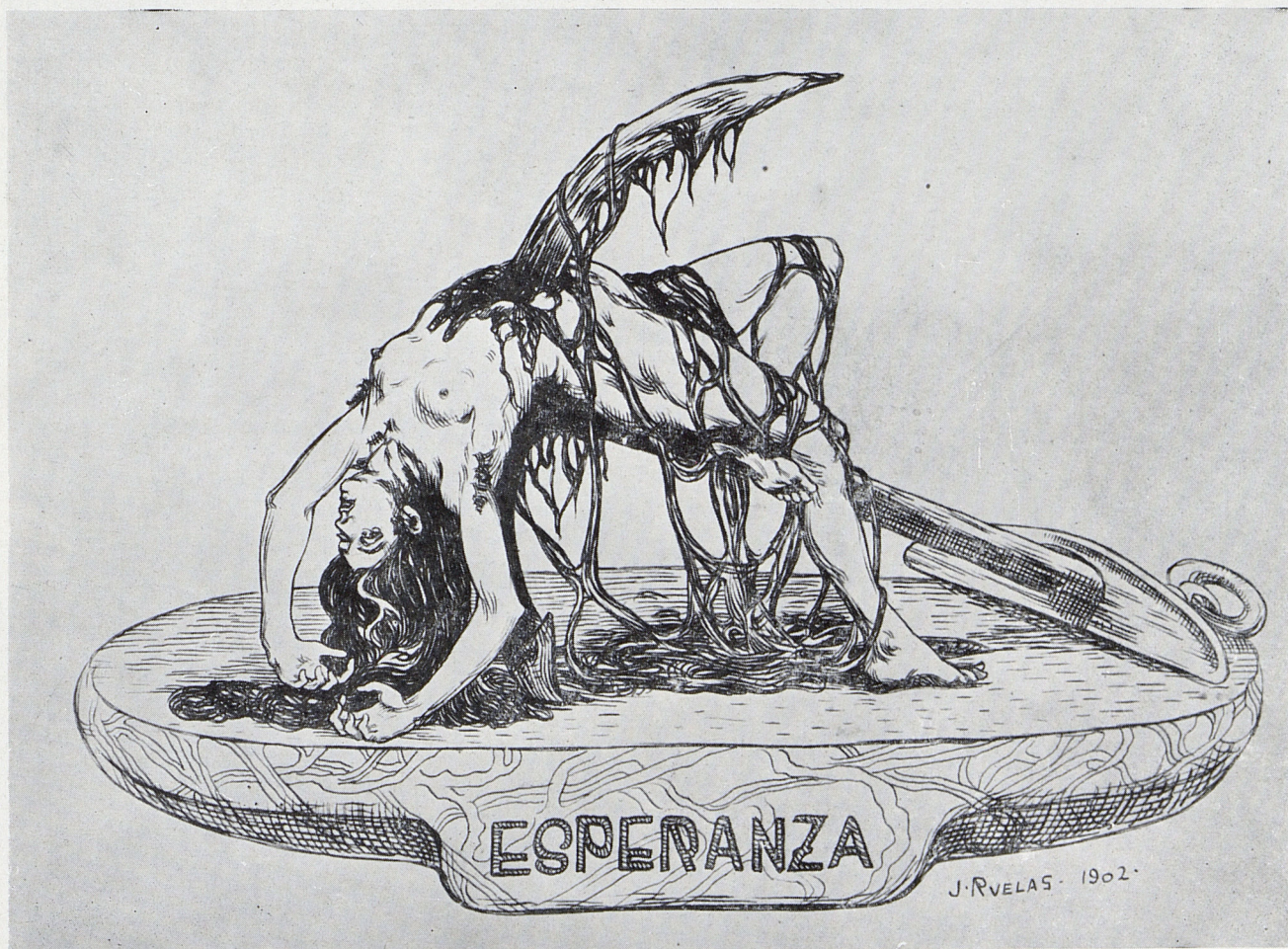
Il faut reconnaître en Ruelas un artiste exceptionnellement doué : il possédait la vocation, il avait acquis une technique solide et il était armé d'antennes subtiles pour saisir les faits réels ou irréels de l'existence. Il avait un goût raffiné et beaucoup d'intuition. Ses travaux d'illustrateur lui avaient pris un temps précieux qu'il aurait pu consacrer entièrement à la peinture. Aussi, dans l'ensemble de son œuvre, le dessinateur splendide prime-t-il le peintre proprement dit ; néanmoins, les portraits et quelques tableaux de faibles dimensions qu'il a laissés, indiquent fort bien quelles étaient ses valeurs ; l'on y relève ce qu'il avait tiré de ses contacts avec le romantisme tardif des Allemands, de quelle façon il admirait Böcklin, Franz von Stuck, et quels horizons se seraient déroulés devant lui, s'il n'était pas mort aussi jeune.

Il s'est surpassé dans le portrait et dans l'allégorie libre de ses vignettes et de ses eaux-fortes — où il faisait usage de lignes orientales, un peu dans le style de « l'art nouveau » que Toulouse-Lautrec sut si bien employer dans ses affiches. A voir ses dessins exécutés en pleine nuit — c'était son meilleur moment pour travailler — un

verre de bière en permanence à portée de sa main, il fait penser à Dürer. Ce sont des dessins précis, éclatants, presque tous des études admirables d'animaux : oiseaux, chiens, chats, dans diverses positions, et en raccourci. Il s'est également exercé — avec la même dévotion que Toulouse-Lautrec — dans l'étude du cheval. Une superbe toile représente une scène militaire. C'est un général mexicain de son temps — le général Sóstenes Rocha — entouré de son état-major, tous à cheval, dans la forêt de Chapultepec. Parade militaire qui rappelle les toiles du genre d'un Vernet, d'un Detaille.

Du fait de son audace, de son tempérament ardent, de son inquiétude, ses dessins à la plume — d'une grande richesse de sujets — rappellent le trait fébrile, mordant, non conformiste, tragiquement lyrique, d'un Goya, stylisé à travers le Belge Félicien Rops. Par l'élégance de la ligne sinieuse et tourmentée qui s'y révèle, Ruelas est plus près des illustrateurs du « *Simplicissimus* », tel Key, que de maîtres français.

En 1946, une grande exposition rétrospective des œuvres de Ruelas a eu lieu à Zacatecas, qui permit de découvrir — même pour nombre de ses compatriotes — la valeur indéniable de son œuvre dans l'histoire de l'art mexicain. Toutefois, sa vie et sa production artistique réclament une étude approfondie. Nous espérons que la commémoration du cinquantenaire de sa mort incitera nos écrivains à l'entreprendre.



Julio Ruelas. — *L'Espérance*. (Collection de l'Institut National des Beaux-Arts.)





LA VERDADERA DESNUDEZ DE FRINE



# Julio RUELAS

dessinateur et peintre

Une page de Xavier VILLAURRUTIA

EN 1946, le Ministère de l'Éducation Publique avait organisé une exposition des œuvres du peintre Julio Ruelas, à Zacatecas, ville natale de l'artiste. A cette occasion, le catalogue avait été préfacé par l'éminent poète Xavier Villaurrutia, trop tôt disparu. Nous sommes heureux de pouvoir offrir à nos lecteurs quelques fragments de ce texte :

« Il n'est pas douteux que les continuelles transfusions de sang poétique et plastique, qui sont les caractéristiques de Ruelas (et des poètes de son temps) aient marqué ses dessins d'un sceau ayant fixé le caractère littéraire de beaucoup d'entre eux. Toutefois, il convient de souligner que chez Julio Ruelas, dessinateur et graveur, palpitait une imagination et, surtout, une fantaisie, qui révèlent son esprit romantique — enrichi et stimulé par cette expérience intellectuelle et artistique de la vie, que fut pour lui son voyage en Allemagne...

« Avec le recul, nous pouvons ranger les dessins de Julio Ruelas en deux groupes. Le premier serait formé par les études et les notes dans lesquelles on devine le pouls délicat et précis ainsi que le point de vue désintéressé du dessinateur qui observe et pourchasse la forme jusqu'à ce qu'il l'ait saisie — et dominée. Le second groupe serait constitué par les illustrations, vignettes et gravures où, à la précision du trait, s'allie l'expression d'une fantaisie, d'une imagination et, bien souvent, de ces deux qualités artistiques intimement fondues. Car l'envolée de la fantaisie tout autant que la connaissance minutieuse et sûre du métier sont présents, surtout dans l'œuvre de Julio Ruelas graveur.

« Dans un jugement hyperbolique, mais non erroné pour cela, un poète mexicain de son temps l'avait appelé, toutes proportions gardées, « frère d'Albert Dürer », ce qui est exact quant à la sûreté et à la science des moyens que Julio Ruelas employa pour obtenir d'excellentes gravures sur métal — dont le portrait par lui-même, ayant pour légende « La critique », est un riche exemple. Néanmoins, par son amour du clair-obscur qui — il faut bien le dire — ne lui servait point à masquer une incapacité de dessinateur, sinon à créer l'atmosphère mystérieuse et fantastique de ses gravures, Julio Ruelas est plutôt de



Julio Ruelas. — Un chien.



Julio Ruelas « La Critique ». — Portrait de l'Artiste par lui-même.

la famille de Gustave Doré, en ce qui a trait à la partie fantastique, et de la famille de Gustave Doré et d'Alexandre Frédéric Hoffmann quant aux substances littéraires, qui sont visibles dans son œuvre.

« Les dessins à la plume de Julio Ruelas, nombreux, nerveux, minutieux, sont, à côté de ses eaux-fortes, les œuvres d'un artiste qui a pensé le monde d'une façon toute personnelle, en le considérant comme un *jardin des supplices*. Dans ses vignettes on remarque l'influence de l'« art nouveau », si caractéristique de la fin du siècle dernier, mais d'un « art nouveau » ressenti et compris plus à l'allemande que, par exemple, à la manière française. Les dessins et les vignettes de Julio Ruelas ont été imités sans succès, copiés malhonnêtement ou falsifiés sans aucune mesure. Par là, Julio Ruelas a reçu un hommage qu'il n'avait point souhaité mais qui n'en est pas moins indéniable.

« Les toiles de cet artiste mexicain, qui n'entrent pas dans le cadre de son époque d'académisme scolaire — guère connues jusqu'ici — sont une surprise pour le spectateur, du fait de la maîtrise du dessin et de la palette austère où les couleurs s'équilibrent harmonieusement. »

Au verso : Julio Ruelas. — Portrait de Mme Larquet. —>







# Faits, Œuvres, Personnes

## LE V<sup>e</sup> RAPPORT ANNUEL

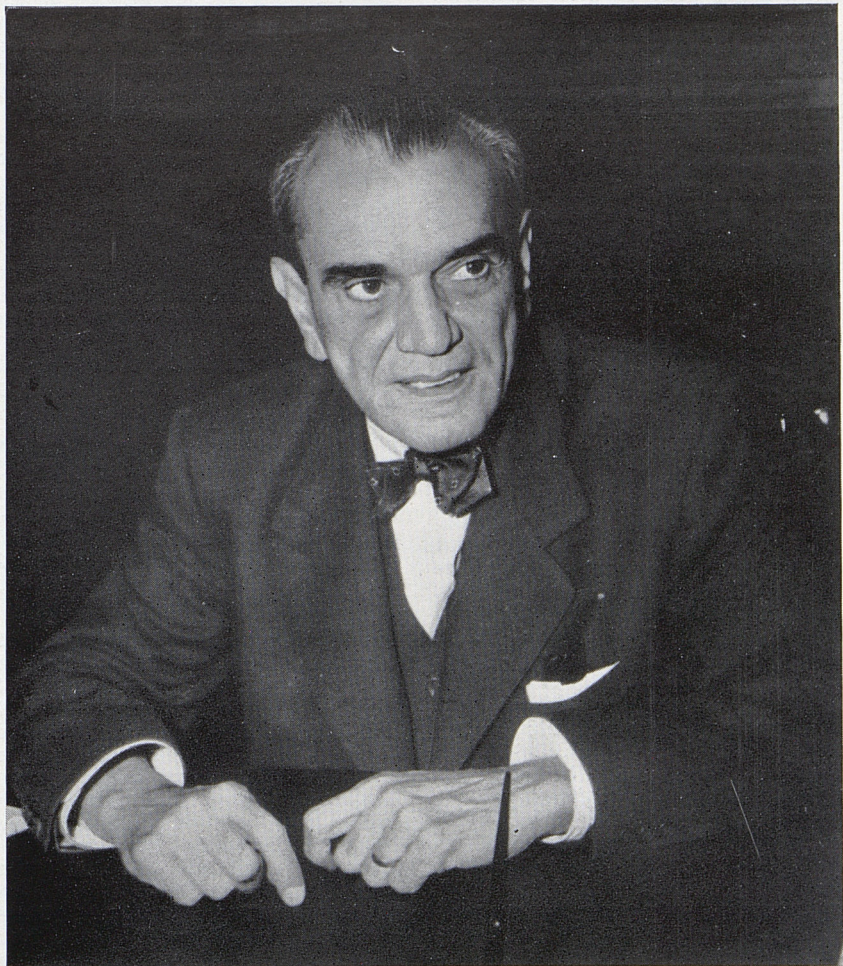
de M. ADOLFO RUIZ CORTINES

Président des États-Unis du Mexique

*Le 1<sup>er</sup> septembre 1957, M. Ruiz Cortines, Président des États-Unis du Mexique, a lu devant le Congrès Fédéral son Cinquième Rapport de gouvernement, dont le texte complet est donné en supplément à ce numéro.*

*Nous groupons ci-après des extraits de l'exorde de ce document, ainsi que de sa péroraison.*

**L**E Rapport que j'ai l'honneur de vous présenter résume les travaux exécutés depuis le 1<sup>er</sup> septembre 1956 jusqu'à la date d'hier : douze mois d'efforts multiples du peuple mexicain en collaboration étroite et sincère avec son Gouvernement... Au moment de rendre compte de nos travaux au Mexique tout entier, j'exprime ma gratitude et celle du Gouvernement pour cette attitude fondamentale du peuple et je signale cette circonstance patriotique : l'année en cours nous incite à mieux reconnaître — et à sentir plus profondément — les responsabilités historiques qui incombent au pays et surtout à ses gouvernants. La Nation s'étant volontairement consacrée à commémorer avec éclat le Centenaire de la Constitution Politique de 1857 et à exalter le sens profondément humain de la Pensée Libérale Mexicaine, cette année 1957 a suscité dans toute l'étendue du territoire national d'innombrables manifestations d'admiration, de respect et de reconnaissance pour nos héros et nos meilleures traditions d'indépendance et de liberté. Nous avons associé à la célébration de la Constitution de 1857, celle de la Constitution de 1917, dont le quarantième anniversaire a été également commémoré avec une ferveur patriotique, car ce texte marque la transformation de la structure juridique, sociale, politique et économique qui nous permet de jouir des plus pures et nobles libertés et de



M. le Président Ruiz Cortines.

continuer notre marche vers les buts les plus élevés de la Nation.

Toutes ces expressions et tous ces témoignages seront plus valables,

dans la mesure où nos actes viendront les confirmer. Il ne faut pas que les générations actuelles et celles à venir, lorsqu'elles se rappelleront



ces célébrations, y pensent simplement comme à des dates qui marquent une seule année ou de nombreux anniversaires. Elles doivent, jour après jour, se laisser guider par l'esprit généreux qui anime notre Grande Charte de 1917.

Dans les campagnes, dans les villes, dans les usines, à l'école, dans les instituts de culture supérieure, au foyer, en somme partout où l'on travaille, le Mexique a travaillé avec la plus grande énergie et, parfois, avec les meilleurs résultats. En regard de chaque chiffre, vous devez imaginer l'esprit qui a animé la tâche, l'investissement public, la réalisation finale. Les chiffres ont leur éloquence à cause de la pensée qu'ils révèlent. Les chiffres sont le point de jonction entre le peuple et ses institutions : du peuple qui donne les ressources morales et économiques, et du gouvernement qui les transforme en biens fonctionnels pour le bien commun...

Chaque année, le régime s'est senti plus ferme et plus assuré dans son action, grâce à l'appui sans réserves de la collectivité. Chaque jour, nous trouvons des formules nouvelles de compréhension efficace et de collaboration réciproque, entre l'action officielle et celle des autres secteurs sociaux. Cette attitude souligne la solidarité entre la Fédération et les Etats souverains, la municipalité libre et l'ensemble des citoyens. La paix intérieure en est l'évidente conséquence : elle est la grande valeur nationale que nous devons consolider toujours davantage dans les rapports harmonieux qui régissent notre vie républicaine...

Dans dix mois, le peuple du Mexique, par la voix de ses citoyens — dans un vote direct et parfaitement libre — élira le Président de la République et les Sénateurs et Députés qui doivent remplacer constitutionnellement les représentants actuels des Pouvoirs Exécutif et Législatif de la Nation... La Loi Fondamentale de la République garantit la liberté du vote, que l'électeur doit exercer sans aucune contrainte, par décision personnelle, par l'analyse des vertus civiques, des capacités et de l'expérience de chacun des hommes qui demanderaient son suffrage. Ainsi l'expression de la majorité sera-t-elle l'expression de la souveraineté populaire... La femme mexicaine nous a déjà accompagnés, en tant que citoyenne, aux élections fédérales de 1955. Plus tard, elle a joué un rôle dans celles des Etats, et elle marchera maintenant côte à côte avec nous pour les élections de 1958. La citoyenne mexicaine mérite la confiance absolue de la Nation.

La jeunesse, cet âge plein de promesses et dont le rôle est d'étayer la trajectoire sociale, culturelle, politique et économique du pays, devra

se préparer solidement, car — lorsqu'elle sera en possession de ses droits civiques — c'est sur elle que retomberont les responsabilités de l'avenir de la Nation mexicaine. Par ses capacités et son enthousiasme, elle exercera ses droits électoraux ainsi qu'il se doit : elle sera un facteur de la plus haute importance dans les événements civiques de l'année prochaine et dans ceux de l'avenir. Je suis certain que, par son idéalisme vigoureux, et surtout par son inspiration patriotique, cette jeunesse, de laquelle nous attendons tant, saura ennoblir et donner une nouvelle grandeur à l'ensemble des citoyens dont elle fait partie...

Ni mirages trompeurs, ni privilèges archaïques. L'histoire n'est pas réversible. Le temps ne fait point de sauts inexplicables. S'il est impossible de revenir à la date de 1940, serait-il sensé de vouloir anticiper sur l'an 2000 ?... Nous sommes en 1957 et nous sommes au Mexique. C'est-à-dire : nous vivons une époque où les velléités de certains retours en arrière, sur le plan politique, se paient généralement par la rigueur des dictatures et où les promesses de subites et profondes métamorphoses sociales, artificiellement copiées, impliquent trop souvent des menaces pour la liberté, cette liberté que nous, Mexicains, aimons si profondément. D'autre part, nous appartenons à une collectivité qui a besoin encore de nombreuses années de paix intérieure pour pouvoir mieux organiser sa vie économique, sociale et culturelle, afin que la souveraineté politique du pays devienne de plus en plus forte.

Il nous faut avancer avec une audace réfléchie. Avec le plus de clairvoyance possible. Les prochaines élections — j'en suis persuadé — seront une preuve que, dans l'âme de notre peuple, ces deux lignes de conduite, loin de s'opposer, sont complémentaires.

Les partis démocratiques vont pouvoir consulter l'opinion des électeurs sur le programme qui leur paraît le plus adéquat, le plus cohérent et le plus efficace. Les hommes qui auront la noble mission de présenter les programmes de leurs partis doivent comprendre que, pour grands que soient leurs mérites personnels, leur force de persuasion dépendra de la valeur des postulats qu'ils invoquent et de l'utilité de l'action qu'ils s'engagent à réaliser avec désintéressement, avec courage et avec rectitude. Un programme sans hommes n'est pas plus concevable que des hommes sans programme. Pour nous, le meilleur programme — cela est prouvé — est celui de la Constitution issue de la Révolution Mexicaine...

Le Mexique peut regarder son avenir avec une confiance sereine. Chaque jour, certainement, nous devons

faire face à des problèmes nombreux et complexes. Mais nous nous efforçons de les résoudre sur un plan stable et plus élevé. Jour après jour, le temps nous apporte la certitude que le chemin que nous avons choisi nous amènera à une réalisation plus pleine des aspirations légitimes du pays. Au cours des voyages d'études et de travail que j'ai entrepris à travers toute la République, ce fut un réconfort pour moi que de rencontrer, partout, l'énergie de nos masses populaires, leur foi généreuse et indestructible dans notre commun destin. Paysans et ouvriers, maîtres d'école et étudiants, soldats et artisans, hommes et femmes, jeunes et vieux, dans la voix et dans la main de chacun d'eux j'ai senti avec émotion vibrer le Mexique, j'ai entendu le salut franc et cordial d'une population qui souffre encore, certes, des sacrifices que nos limitations matérielles nous imposent, mais qui supporte avec compréhension et fermeté ces mêmes sacrifices, car elle sait que ceux-ci sont le prix de sa vie quotidienne et le gage d'un avenir plus fécond pour elle-même, pour ses enfants et pour les enfants de ses enfants.

Nous avons progressé durement jusqu'à ce jour, très durement. Notre pas fut celui du semeur qui creuse des sillons, jette des semences, des semences que nous avons vu parfois se perdre sur le roc des terres arides. Mais déjà nous en recueillons les fruits. Et ces fruits ont un nom : le Mexique d'aujourd'hui, de demain, de toujours.

*M. José López Bermúdez, député, Président du Congrès, a répondu à M. Ruiz Cortines en commentant les différents sujets traités dans le Rapport. Il a déclaré notamment :*

Demain commence, pour votre peuple et pour votre gouvernement parfaitement unis, une nouvelle étape de labeur... Vous nous avez habitués à voir dans le Président de la République un homme obligé à être le premier dans l'effort et dans la responsabilité et le dernier dans le délassement et le repos.

Une fois surmontée l'étape des gouvernements personnels, le peuple sait que le Président du Mexique est un citoyen, non un *caudillo*. Ainsi que vous l'avez affirmé à plusieurs reprises, l'œuvre du Gouvernement est le patrimoine du pays, obtenu grâce à l'effort de tous les Mexicains. On a accumulé un trésor public, qui croît de jour en jour et dont la valeur est incalculable : la tranquillité sociale. Cette richesse publique réside dans une volonté de travail, une décision de concorde et un état de conscience sur lesquels la Nation peut compter pour affronter tous les problèmes et surmonter toutes les vicissitudes.



# LE COMMERCE ENTRE LE MEXIQUE ET LA FRANCE

par René ESPINOSA OLVERA

Conseiller Economique à l'Ambassade du Mexique

**E**N 1956, les achats aussi bien que les ventes de la France au Mexique se sont accrus, bien que les exportations aient dépassé les importations. Par rapport à 1955, les ventes mexicaines à la France ont augmenté de 149 % et les achats de 20 %.

Selon les statistiques françaises, la balance commerciale présentait, en 1956, un solde favorable au Mexique de 1.731 millions de francs (Importations : 5.914 millions de francs; Exportations : 4.183 millions de francs). Durant les années 1953, 1954 et 1955, ce solde avait été défavorable au Mexique.

Les relations commerciales entre le Mexique et la France ont subi de grandes modifications au cours des années. A un moment donné (en 1827, par exemple) les achats faits à la France constituaient les 2/3 des importations mexicaines. En 1943, par suite de la dernière guerre mondiale, le commerce entre les deux pays était pratiquement tombé à zéro. Si l'évolution historique de notre commerce mérite d'être analysée, les échanges effectués au cours des dernières années, en particulier de 1950 à 1956, présentent encore plus d'intérêt, du point de vue pratique. Au cours de cette période, en effet, l'économie des deux pays a porté sur des chiffres que l'on peut considérer comme normaux.

Année	Ventes du Mexique	Achats du Mexique	Différence
(en millions de francs français)			
1950	2.244	2.957	- 713
1951	14.669	7.194	+ 7.475
1952	11.940	4.676	+ 7.264
1953	2.342	4.495	- 2.153
1954	2.624	4.178	- 1.554
1955	2.374	3.494	- 1.120
1956	5.914	4.183	+ 1.731
1957 (1)	4.913	2.360	+ 2.553

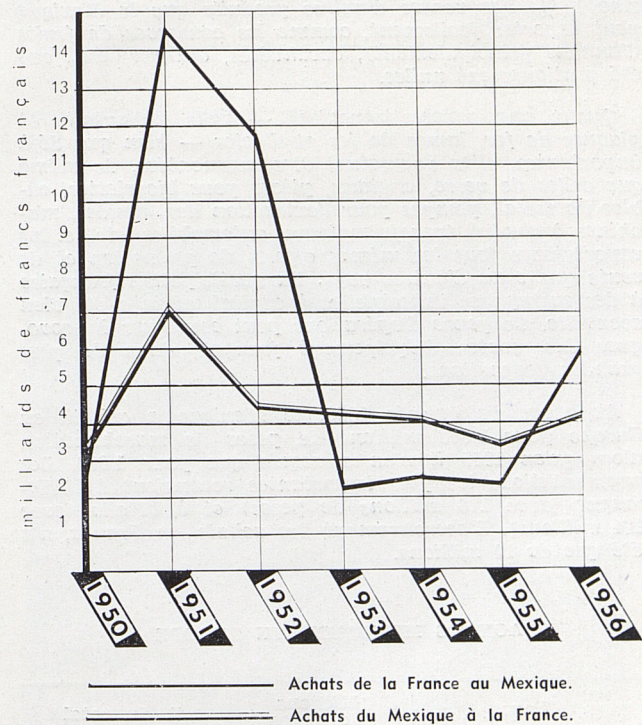
(1) cinq premiers mois.

**Sources :** 1950-1954 : Statistique mensuelle du Commerce extérieur de la France.  
1955-1956 : Chambre de Commerce France-Amérique Latine.

Les statistiques mexicaines accusent des résultats différents du fait que de nombreux achats effectués par la France au Mexique sont portés comme réalisés par les Etats-Unis, dont les ports servent généralement de première escale aux marchandises vendues en France. De plus, il existe aussi une tendance au commerce triangulaire.

Si — suivant les chiffres officiels français — la balance commerciale a été défavorable à la France pour certaines années, la balance des paiements doit faire ressortir une situation favorable à la France, puisque ce pays reçoit des dividendes ou utilités des bailleurs de fonds français au Mexique (outre les frais de transport et les dépenses du tourisme provenant du Mexique) supérieurs à ceux que réalise la France sur ces chapitres.

## commerce extérieur FRANCE MEXIQUE 1950 - 1956



Deux conclusions se dégagent de l'examen de ces statistiques : le volume du commerce entre les deux pays est très limité, et il est instable, du moins en ce qui concerne la valeur des achats de la France au Mexique.

En 1951, la valeur globale du commerce entre la France et le Mexique représentait 23 % de l'ensemble des transactions entre le Mexique et l'Europe, pourcentage qui a été ramené à 5 % en 1955. Cette perte de position joue aussi bien sur les ventes que sur les achats.

Les importations mexicaines provenant de France ne



représentaient de 1950 à 1956, que 1,2 % de l'ensemble. Au cours de cette même période, les exportations en direction de la France n'ont été que de 3 % du total des expéditions.

Si l'on établit la même comparaison en ce qui concerne le commerce extérieur français, le pourcentage se révèle encore inférieur. Les achats de la France au Mexique représentaient, en effet, en 1956, 0,2 % de ses acquisitions à l'étranger et 0,3 % de ses exportations.

Ces chiffres sont éloquentes, surtout si l'on tient compte du caractère fondamentalement complémentaire des deux économies. La France est actuellement productrice de presque tous les articles que le Mexique achète en quantités importantes. Le Mexique, pour sa part, peut vendre un grand nombre de matières premières indispensables à l'économie française. En 1956 — qui fut une bonne année pour les ventes de coton mexicain en France — celles-ci ont représenté moins de 6 % des achats de ce pays à l'étranger. Le coton est cependant le produit qui, actuellement, peut permettre le mieux une augmentation importante du volume du commerce. Ses possibilités de débouché en France sont très supérieures aux quantités autorisées à l'importation.

Les pourcentages des ventes mexicaines (le coton excepté) — pour l'ensemble des achats de la France à l'étranger des produits ci-après — se présentent comme suit : soufre 22 %, argent 15 %, miel 15 %, café 2 %, zinc 1 %. Les ventes d'autres produits que le Mexique peut exporter facilement, comme les conserves de fruits (l'ananas principalement), cacahuètes, oranges, etc., ont été pratiquement nulles.

Quant aux ventes françaises — rails, tuyauterie et plaques de fer, lames de fer et d'acier — bien que déjà importantes, elles pourraient être augmentées, de même que celles de verre, cristaux, pièces pour bicyclettes, câbles de métal, pompes pour l'extraction des liquides, machines à coudre, transformateurs, automobiles, etc., si les exportateurs font les mêmes efforts de promotion et de vente que ceux d'autres pays. La participation française à des entreprises industrielles à capital mixte a été bien accueillie. Ce genre d'opérations peut continuer à provoquer des ventes d'équipement français dans de plus grandes proportions.

Au cours de l'année 1956, le Mexique a acheté en Europe pour 2.086 millions de pesos de marchandises, alors qu'en 1955 il n'en a acquis que pour 1.602. Les augmentations les plus importantes revenaient à l'Allemagne (avec 178 millions de pesos) et à l'Italie (avec 104 millions). L'accroissement des achats, en France, n'a été que de 10 millions.

#### ACHATS MEXICAINS EN EUROPE

Pays	Millions de pesos	% du total
Allemagne .....	607	29
Italie .....	336	16
Grande-Bretagne ..	322	15
Suisse .....	146	7
Suède .....	148	7
France .....	124	6
Belgique .....	116	6
Pays-Bas .....	105	5
autres pays .....	182	9
<b>Totaux .....</b>	<b>2.086</b>	<b>100 %</b>

Source : « Comercio Exterior de México », N° d'avril 1957.

#### COMPOSITION DES ACHATS ET DES VENTES

Le commerce franco-mexicain s'effectue sur des bases relativement étroites, en particulier en ce qui concerne les exportations mexicaines. Au cours de l'année 1956, les ventes de coton ont représenté environ 60 % des importations françaises en provenance du Mexique. Si nous y ajoutons les achats de soufre, d'argent et de fibres dures, le pourcentage s'élève à près de 91 %. Pour prévoir un commerce plus large et plus stable, il est indispensable d'envisager un nombre moins restreint de produits, ce qui est tout à fait possible puisque le Mexique peut vendre à la France de nombreux articles que la France achète en grandes quantités à l'étranger, tels que le café, le zinc, le tabac, les oranges, le riz, les conserves de fruits, etc.

#### IMPORTATIONS FRANÇAISES EN PROVENANCE DU MEXIQUE

1956

Références des Douanes	Produits	Millions de francs	% par rapport au total
55	Coton .....	3.512	59
2503	Soufre .....	781	13
7105	Argent (1) .....	599	10
14	Crin végétal, fourrages, ixtle.	490	8
9.01	Café .....	328	5,5
15.16	Cires végétales .....	49	0,8
04.06	Miel .....	34	0,6
29	Produits chimiques organiques .....	24	0,4
79	Zinc .....	22	0,4
24	Tabac en feuilles .....	18	0,3
05	Produits animaux .....	16	0,3
43	Peaux et fourrures .....	13	0,2
37.07	Films cinématographiques .....	5	0,1
	Divers .....	23	0,4
	<b>Totaux .....</b>	<b>5.914</b>	<b>100,00 %</b>

(1) Les statistiques mexicaines ne comprennent pas les exportations d'argent dans la balance commerciale, celles-ci étant considérées comme étant des exportations de valeurs.

Les ventes du Mexique reflètent les fluctuations de son commerce extérieur et, aussi, celles de la demande de la France. En 1948, figuraient au premier plan, les ventes de plomb affiné (30 % du total), d'agave (23 %), de graine de lin (16 %), de pétrole brut et d'essence raffinée (11 à 5 %), outre celles d'asphalte, de pétrole et d'huile de gaz. Le total des produits pétroliers a été de 13,3 millions de pesos, soit 25 % des 53 millions exportés. Le coton n'y figurait que pour une somme insignifiante (137.000 pesos).

En ce qui concerne les ventes françaises au Mexique, la liste de produits qui la composent est beaucoup plus longue. Le chapitre le plus important de ces exportations est, pour 1956, celui du fer et de l'acier, avec 26 % du total; puis, celui des machines, appareils électriques et objets d'usage électro-technique, formant 8 % du total.

Les boissons alcooliques, jointes à d'autres produits de luxe (huiles d'essences pour la parfumerie, tapis, velours, dentelles et tulles, etc.) représentent environ 20 %, ce qui est encore un chiffre considérable par rapport au



total. Ce genre de produits de consommation représentait, en 1921, 60 % des ventes françaises au Mexique.

Depuis quelque temps, la France enregistre un sérieux déficit dans sa balance commerciale. Pour y remédier, diverses mesures ont été prises, tendant à limiter les importations et à favoriser les exportations. Tout récemment, le 12 août 1957, les autorités françaises ont adopté un certain nombre de règlements, qui modifient considérablement le régime de son commerce extérieur. Depuis cette date, les importateurs doivent acquitter un supplément de 20 % sur l'achat de leurs devises. Ces dispositions restreindront sans doute le volume total des importations françaises; toutefois, en ce qui concerne les matières premières, telles que le coton et le soufre — les deux principaux produits fournis par le Mexique à la France — ceux-ci restent exonérés de la surtaxe.

D'autre part, l'aide à l'exportation de produits français a été simplifiée et accrue, du fait de l'établissement d'une taxe unique de 20 %. Cette mesure a son utilité pour permettre une augmentation des ventes de la France au Mexique, qui étaient restées jusqu'à présent à un niveau relativement bas, puisqu'elle entraîne une réduction de prix de ses produits d'exportation. En outre, le rapide essor économique du Mexique rend nécessaire l'acquisition croissante de biens de production — notamment de matières premières industrielles — susceptibles d'être fournis sans difficultés par la France.

En conclusion, les possibilités de développement du commerce entre le Mexique et la France sont très vastes et, actuellement, les perspectives en sont toujours bonnes.

#### IMPORTATIONS FRANÇAISES EN PROVENANCE DU MEXIQUE 1956

Référence des Douanes	Produits	Millions de francs	% rapport au total
73	Fonte, fer et acier .....	1.104	26
84	Machines, chaudières, outillage .....	623	15
85	Machines, appareils électriques et objets d'usage électrotechnique .....	320	8
87	Automobiles, bicyclettes .....	245	6
29	Produits chimiques organiques .....	278	7
22	Boissons .....	213	5
33	Huiles d'essences (parfumerie) .....	203	5
32	Extraits pour tannage, vernis peintures, couleurs .....	165	4
58	Tapis, velours, dentelles, etc. ....	93	2
70	Verres, cristaux .....	92	2
55	Coton (principalement fils) ..	64	1,5
16	Produits pharmaceutiques ..	46	1
53	Tissus de laine .....	43	1
61	Vêtements et accessoires .....	30	0,7
20	Papiers et cartons (articles fabriqués avec ces matières) ..	27	0,6
21	Optique, appareils scientifiques et médico-chirurgicaux .....	25	0,6
93	Armes et munitions pour le commerce .....	24	0,6
91	Horlogerie .....	16	0,4
	Divers .....	532	12,6
	Totaux .....	4.183	100,00 %

## L'INSTITUT DE CHIMIE DE L'UNIVERSITÉ NATIONALE DE MEXICO

par Maria Cristina PÉREZ AMADOR

Chargée de Recherches

**C**ET établissement est une jeune institution fondée en 1941, grâce à l'initiative des docteurs Fernando Orozco et Antonio Madinaveitia. Pendant les premières années, il eut pour principale mission de former des chercheurs dans le domaine de la chimie organique.

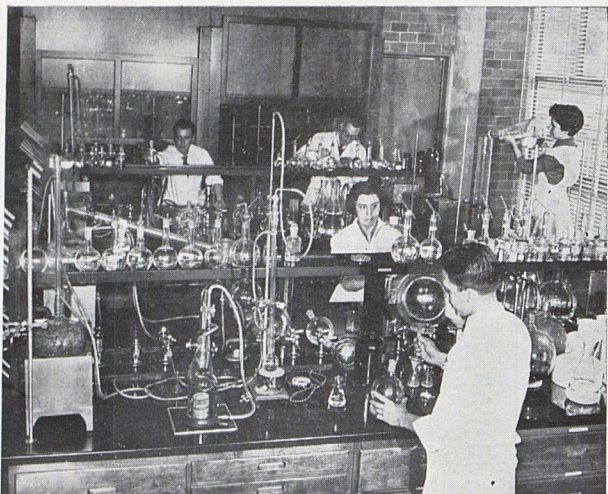
La Cité Universitaire de Mexico fut terminée en 1954. L'Institut disposa alors d'importantes ressources ainsi que d'un local fort bien aménagé. Il occupe aujourd'hui les trois derniers étages du Pavillon des Sciences, où ont été installés six laboratoires de conception moderne : les vingt-six personnes composant l'équipe de chercheurs de cette institution disposent de tout le matériel nécessaire à leurs recherches.

L'Institut de Chimie est autorisé par l'Université à décerner le diplôme de docteur ès-sciences. Pour l'obtention de ce doctorat, il est exigé deux années d'études supérieures et la soutenance d'une thèse.



Bâtiment de la Cité Universitaire où se trouve installé l'Institut.





Un laboratoire de l'Institut.

De 1944 à 1956, l'Institut a publié quatre-vingt-onze études relatives à divers sujets, en particulier à la synthèse des stéroïdes, à l'isolement et à la structure des triterpènes, en collaboration avec les laboratoires Syntex, S. A., (de 1948 à 1954) et avec l'Université de Wayne (de 54 à 55). La plupart de ces travaux sont publiés dans le Journal of the American Chemical Society, le Journal of the Chemical Society, le Chemistry and Industry, et, prochainement, dans le Tetrahedron.

L'Institut possède un Bulletin semestriel, dans lequel paraissent ces communications originales ainsi que la traduction des études publiées dans les périodiques dont il est question ci-dessus. Ce bulletin est distribué dans toute l'Amérique Latine, à certaines Universités des Etats-Unis et d'Europe, ainsi qu'aux savants intéressés qui en font la demande.

Actuellement, les recherches poursuivies à l'Institut de Chimie de México sont divisées en trois groupes : 1. — Biochimie : étude des enzymes dans les tissus végétaux ; 2. — Chimie-Physique : cinétique et mécanismes des réactions organiques ; 3. Chimie organique : isolement et structure de produits naturels (alcaloïdes, glucocides, triterpènes) et synthèse des stéroïdes.

## Nouvelles de Presse

\* En présence du Président de la République, entouré des Ministres et des Représentants du Pouvoir Législatif, la Cour Suprême de Justice a célébré, le 18 juillet 1957, au cours d'une séance publique, l'anniversaire de la mort — survenue voici 85 ans — de Benito Juárez. Le Président de la Cour, M. Hilario Medina, a rappelé que Juárez se trouvait à la tête de cette institution lorsqu'il accéda à la Présidence de la République. M. Felipe Tena Ramírez, Juge à la Cour Suprême, mit l'accent sur le sens des principes libéraux dans l'histoire du Mexique. M. le Président Adolfo Ruiz Cortines leva la séance en soulignant l'harmonieuse coopération existant entre les trois Pouvoirs de l'Union, quant à l'application de la Constitution et au service du peuple mexicain. A la même date ont été inaugurées, au Palais National, les Salles où seront dorénavant conservés les objets rappelant la vie de Juárez, et dans lesquelles ont été réunis documents, livres et brochures traitant de la pensée libérale mexicaine.

\* M. Ruiz Cortines a parcouru le 21 juillet, la région dite Huasteca Hidalguense. Après avoir inauguré le pont de Venados — qui fait partie de la route Pachuca-Huajuquila — le Président a visité diverses localités, et il a pu remarquer les améliorations apportées au réseau routier ainsi qu'aux lignes télégraphiques et téléphoniques. Près de 70 millions de pesos ont été investis dans ces travaux, au cours des cinq dernières années. En 1957, le budget affecté à cet effet, pour l'Etat de Hidalgo, est de 20.800.000 pesos.

\* Le Président de la République vient de faire une tournée dans l'Etat de Veracruz. Il a visité les ouvrages réalisés dans le bassin du Rio Papaloapan, où il a inauguré la centrale thermo-électrique « La Granja ». Il a présidé, à Veracruz, l'ouverture de la XXIII<sup>e</sup> Convention Bancaire, puis il s'est rendu dans les nouveaux bâtiments de l'Institut Technologique. Enfin, le Président a pris différentes mesures intéressant des villes et localités de l'Etat.

\* Au cours de la visite qu'il a faite à l'Etat de Querétaro, le Président a annoncé

un vaste plan d'investissements du Gouvernement Fédéral. Il a inauguré les installations agricoles, avicoles et d'élevage d'Ajuchitán, ainsi que le tronçon San Luis Potosí-Querétaro de la nouvelle grande Route Centrale.

\* M. Ruiz Cortines vient de faire une tournée à travers les Etats d'Aguascalientes et de Zacatecas. Le Président a tenu à étudier sur place les problèmes locaux; il a inauguré différents ouvrages d'intérêt public.

### LE MEXIQUE DANS LA COMMUNAUTE INTERNATIONALE

\* M. Emilio Calderón Puig, Ministre Plénipotentiaire du Mexique, a été nommé Président du Conseil d'Administration de l'Organisation Internationale du Travail, à Genève.

\* La Délégation mexicaine au VII<sup>e</sup> Congrès Panaméricain des Routes (qui s'est tenu à Panama) a présenté un long rapport relatif au développement des routes au Mexique au cours des dix dernières années, ainsi que sur les activités du Comité Directeur de cet organisme international dont le siège est à Mexico.

\* M. Ricardo Monges López, Directeur de l'Institut de Géophysique de l'Université Nationale, a été nommé Chef de la Délégation mexicaine à la VII<sup>e</sup> Assemblée Générale de l'Union Géodésique et Physique Internationale, qui s'est tenue à Toronto (Canada).

\* La Délégation mexicaine au IX<sup>e</sup> Congrès Panaméricain des Chemins de fer était dirigée par le Secrétaire général du Ministère des Communications et des Travaux Publics, M. Gustavo Rocha Sagaón. La presse rappelle à ce propos que le Gouvernement a investi, au cours de ces dernières années, près de 328 millions de pesos dans la construction de chemins de fer.

\* Le XVII<sup>e</sup> Congrès de la Société Internationale de Chirurgie s'ouvrira le 20 octobre prochain, à Mexico, sous le patronage du Président de la République et du Minis-

tère de la Salubrité et de l'Assistance Publique. L'étude du cancer, sous toutes ses formes, figure à l'ordre du jour de cette réunion.

### NOUVELLES ECONOMIQUES ET FINANCIERES

\* M. Antonio Carrillo Flores, Ministre des Finances, a fait connaître que, suivant les instructions du Président Ruiz Cortines, il avait présenté à la Conférence Economique de Buenos Aires, des projets de résolution sur les six points suivants : 1) des amendements au texte de la Convention Economique générale. 2) Prix et marchés de produits d'exportation de l'Amérique Latine : projet invitant à mettre en application le principe de la consultation entre les pays intéressés, afin d'obtenir la résorption des excédents; à adopter le principe selon lequel les réajustements tendant à aligner la production industrielle sur la demande, ne soient pas mis principalement à la charge des pays dont l'économie est la plus faible; et, enfin, à réitérer la résolution contre le dumping, approuvée en 1945 par la Conférence de Chapultepec. 3) Marchés régionaux de l'Amérique Latine. 4) Financement de l'expansion économique : libéralisation des opérations de la Banque Mondiale et de l'Eximbank ainsi que des crédits pour des programmes intégraux de développement. 5) Renforcement du Conseil inter-américain économique et social. 6) Recommandation aux pays d'Amérique Latine de mettre en œuvre la Convention relative aux Brevets industriels. M. Carrillo Flores a exposé le problème des prix des matières premières à l'exportation en soulignant celui du coton et des minerais, affectés par des baisses récentes, ainsi que la menace qui pèse sur le café. Le Ministre a insisté sur l'urgence de prévoir des solutions afin de maintenir à un niveau normal le prix des matières premières exportées par les pays latino-américains.

\* Un Comité Economique Franco-Mexicain a été constitué à Mexico, sous la présidence de M. Eduardo Villaseñor, ancien Gouverneur de la Banque du Mexique. Cet organisme a pour but de promouvoir et étu-



aier toutes initiatives tendant à développer les relations économiques entre le Mexique et la France. Son siège a été établi à : Venustiano Carranza 32, México D.F., Mexique.

\* Le **Banco Nacional de México** (établissement privé) fait savoir que les crédits alloués par le système bancaire mexicain atteignent, en juillet dernier, la somme de 14.235,5 millions de pesos, dont 8 milliards ont été affectés à la production et un peu plus de 3 milliards à l'agriculture.

\* La **Nacional Financiera** fait savoir que le montant brut des investissements fixes du secteur privé s'est accru de 19 %, au cours de l'année 1956, et qu'il se chiffre par 9.060 millions de pesos. Ce relèvement est supérieur à l'augmentation du produit national réel (évalué à 10 %) et à l'accroissement démographique (3 %). Les investissements privés — précise la **Nacional Financiera** — ont représenté 66 % des placements fixes opérés par le Mexique en 1956 (13.735 millions de pesos). Au cours de cette dernière année, la formation interne de biens d'investissements s'est accrue de 20 %, la construction privée de 28 % en valeur et d'environ 13 % en volume; enfin, la valeur installée des biens d'investissements achevés a augmenté de 15 %.

\* Le Ministère des Finances vient d'autoriser la création d'une troisième Bourse de Valeurs, à la demande d'un groupe d'hommes d'affaires de Guadalajara.

\* Au cours du premier semestre 1957, une somme de 1.696 millions de pesos (17,3 % de plus que pour la même période de 1956) a été investie dans la création de nouvelles sociétés anonymes dans le District Fédéral ainsi que dans l'augmentation de capital d'entreprises déjà existantes. Les sociétés anonymes ont obtenu un financement de 632 millions de pesos, soit 13,5 % de plus que pour les six premiers mois de l'an dernier. Quant aux augmentations de capital des établissements en exercice, celles-ci portent sur 1.064 millions de pesos (19,7 % de plus que pour janvier-juin 1956).

\* La Banque du Mexique a libéré 5 % des dépôts de garantie des établissements de crédit privés, à condition que ces sommes soient employées à l'achat de valeurs de l'Etat. Grâce à ces dispositions, les travaux d'intérêt public entrepris par le Gouvernement actuel recevront une subvention de 315 millions de pesos. D'autre part, 25 % (au lieu de 15 %) des dépôts de garantie pourront être librement utilisés en vue d'accorder de plus grandes facilités à l'industrie et au commerce.

#### NOUVELLES INDUSTRIELLES

\* Le 11<sup>e</sup> Congrès National de l'Industrie du Bâtiment se tiendra à México en février 1958.

\* Le Directeur général de **Petróleos Mexicanos**, M. Antonio Bermúdez, a visité la zone pétrolière de Ciudad Pemex (Tabasco). De cette dernière ville — ainsi que de Minatitlán — le pipe-line, passant à travers l'Isthme, aboutit à Salina-Cruz, d'où les bateaux-citernes transportent le pétrole à destination des régions lointaines du Nord-Ouest du pays. Afin de répondre à la demande croissante de combustibles dans la Péninsule de Yucatán, un quai à l'usage des bateaux-citernes vient d'être mis en service au Terminus-Docks de Combustibles de Lerma (Campeche).

\* M. Gilberto Loyo, Ministre de l'Economie Nationale, a déclaré qu'au cours des quatre dernières années, la capacité de production d'énergie électrique s'est accrue de 32 %. Elle est aujourd'hui de 2.069.411 kilowatts. Ce chiffre dépasse déjà les prévisions du Gouvernement pour la fin de l'année 1958. (En 1939, le pays ne produisait que 680.462 kilowatts).

\* La nouvelle fabrique de papier de Ciudad Juárez (Etat d'Oaxaca) sera mise en marche en novembre prochain; sa production initiale a été fixée à 30.000 tonnes par an.

\* Le Ministère de la Marine annonce que 85 % des crédits destinés à l'industrie navale seront utilisés à la construction de bateaux de pêche, les 15 % restant étant employés à la mise en chantier de navires marchands. Le Ministre, M. Gómez Maqueo, a inspecté les ouvrages portuaires récemment achevés (dont la construction représente 100 millions de pesos d'investissements), parmi lesquels les nouveaux quais de Veracruz et de Laguna del Carmen, les travaux de réfection du port de Chetumal (Quintana Roo) ainsi que l'équipement des ateliers de l'arsenal de Coatzacoalcos.

\* D'après les renseignements fournis par les 19 usines adhérent à la Chambre Nationale du Ciment, le Mexique a produit, en 1955, 2.085.652 tonnes métriques de ciment. Grâce aux prochains agrandissements des fabriques de Jasso (Hidalgo) et de Puebla, la production annuelle sera portée à 2.967.000 tonnes.

#### NOUVELLES COMMERCIALES ET AGRICOLES

\* Au cours du premier trimestre 1957, les importations ont atteint 4.093,1 millions de pesos, soit une augmentation de 400 millions par rapport à la même période de l'an dernier. Les exportations portent sur 3.712,4 millions de pesos, dont 1.505,7 millions de marchandises et services destinés aux pays d'Amérique, le reste — 2.206 millions — correspondant à des opérations avec les autres marchés mondiaux.

\* Suivant la Banque Nationale du Commerce Extérieur, les principaux produits exportés au cours des mois de janvier à avril 1957 ont été : café (635.400.000 pesos), coton (321.200.000 pesos), plomb (246 millions 200.000 pesos), zinc (187.700.000 pesos), cuivre (174.200.000 pesos), pétrole lampant (165.500.000 pesos), tomate (105 millions de pesos), soufre (73.000.000 de pesos).

\* Le Mexique commencera à exporter cette année, en Amérique Centrale et du Sud, des camions, des autocars et des automobiles. Ces véhicules sont fabriqués par la **Diesel Nacional**, dans ses ateliers de Ciudad Sahagún (Hidalgo).

\* Le Consortium Industriel Mexicain organise une série d'expositions permanentes dans les pays du Bloc Economique Mexique-Amérique Centrale-Panama. Outre les produits des pays faisant partie de ce groupe, pourront être exposés les matières premières ainsi que les produits de tous les pays qui désireront en envoyer.

\* L'emploi d'outillage et de matériel agricole moderne s'est accru de 64 % au cours des dix dernières années. Sur les 10 millions d'hectares labourables, près de 5 millions sont actuellement mécanisés.

\* Vingt-trois agronomes et experts en agriculture, de l'Inde, effectuent actuellement un voyage d'études dans le nord du Mexique.

\* Selon un rapport de la Banque du Commerce, les travaux d'irrigation entrepris par le Gouvernement Fédéral, au cours de la période 1926-1956, ont accru de 2.128.639 hectares la surface des terres labourables du Mexique; ce qui a nécessité 5 milliards 419.219.007,70 pesos d'investissements.

\* Le Mexique conserve le troisième rang parmi les pays producteurs de coton. La campagne 1957 est évaluée à 2 millions de balles dont 1 million 1/2 sera exporté et le reste réservé à la consommation intérieure.

\* Au 22 juin 1957, 71 raffineries mexicaines avaient atteint une production de 1.005.116 tonnes de sucre provenant de la campagne 1956-57, qui n'est pas encore terminée. C'est le chiffre le plus élevé que l'on ait enregistré dans les annales de l'industrie sucrière du Mexique.

\* Commentant le succès remporté par la politique du Gouvernement en matière d'agriculture, la **Banque du Mexique** a fait cette remarque : alors que la récolte de blé avait été de 512.212 tonnes en 1952

(il fallut en importer 435.952 tonnes), la moisson de l'an dernier a produit 1.200.000 tonnes, et la campagne en cours aura atteint une telle ampleur que le Mexique pourra exporter près de 300.000 tonnes.

\* Les vannes de l'écluse « Miguel Alemán », dans la vallée du Papaloapan, viennent d'être fermées. La digue — de 35 kilomètres de long sur 14 de large — emmagasinerait 8 milliards de mètres cubes d'eau. Ce sera le plus grand lac artificiel de l'Amérique Latine et l'un des dix plus grands du monde.

#### NOUVELLES CULTURELLES

\* Sur l'initiative de la Société des Ingénieurs Civils de France et du Collège des Ingénieurs Civils du Mexique, un colloque franco-mexicain d'ingénieurs civils se tiendra à Paris du 2 au 20 octobre. Dans le cadre de cette manifestation, une Exposition du Génie Civil mexicain sera présentée du 15 au 20 octobre.

\* Le XIII<sup>e</sup> anniversaire de la campagne Nationale contre l'Analphabétisme a été célébré au Théâtre du Bois de Chapultepec, au milieu d'une brillante assistance. Un hommage y a été rendu au défunt Président de la République, le Général Manuel Avila Camacho, à qui vient d'être dédié, à Veracruz, un monument élevé par souscription publique.

\* M. Jean Bougniet, Président de l'Association Mondiale des Universités, venant de Paris, est arrivé à México, en vue de préparer la Troisième Conférence Mondiale de cet organisme, qui doit se tenir à México en 1960.

\* Le Premier Congrès National d'Etudiants en Droit a été inauguré à l'Auditorium d'Humanités de la Cité Universitaire de México, par M. le Recteur Nabor Carrillo. Les représentants de vingt Facultés mexicaines y assistaient.

\* Le budget de l'Université Nationale de México pour 1958 s'élève à 70 millions de pesos. C'est le plus important qui ait été enregistré dans l'histoire de cette institution.

\* L'Université de Campeche a ouvert ses portes. Cette institution comprend les Facultés de Droit, de Médecine, d'Economie, des Sciences, de Commerce et d'Administration, et trois écoles professionnelles, une Ecole Normale et une Ecole Préparatoire.

\* Les chantiers de construction de la Cité Universitaire du Nord-Est ont été ouverts à proximité de Monterrey. Des puits ont été forés, en vue de l'approvisionnement en eau durant les travaux, dont on prévoit l'achèvement dans un délai de cinq ans. Une somme de 60 millions de pesos y sera investie.

\* 41 écoles radiophoniques seront prochainement ouvertes dans la région mixtèque d'Oaxaca.

\* M. Guillermo Haro, Directeur de l'Observatoire de Tonanzintla, a été nommé membre associé de la Société Astronomique de Londres.

\* Les collections du Musée National d'Anthropologie viennent de s'enrichir d'acquisitions importantes, notamment : 1) de la collection archéologique (plus de 600 chefs-d'œuvre) léguée par le peintre Miguel Covarrubias, récemment décédé; 2) des collections provenant des explorations effectuées dans le cimetière maya de l'île de Jaina; 3) d'exemplaires de la statue de la culture huastèque ainsi que du vase remarquable — grand format — « El Bracero de Palmillas », du centre de Veracruz; 4) d'une inestimable collection de pièces de jade, notamment d'une tête d'origine olmèque.

\* De récentes fouilles ont révélé l'existence, à Tlatelolco, d'une grande pyramide, dont les dimensions sont à peu près celles du Grand **Teocalli** de Tenochtitlán. La création d'une zone archéologique a été demandée pour ce site, de même que la construction d'un nouvel édifice en vue d'y loger les collections nationales d'Archéologie.



\* M. Konstantin Ivanov, Directeur de l'Orchestre d'Etat de l'U.R.S.S., a dirigé, à Mexico, plusieurs concerts à la tête de l'Orchestre Symphonique National.

\* La Cinquième Symphonie du compositeur Carlos Chávez vient d'être interprétée au Palais des Beaux Arts, par le chef d'orchestre Igor Markevitch.

\* Le Ministère de l'Education Publique et l'Institut National des Beaux Arts ont invité tous les pays du Continent américain à prendre part aux manifestations suivantes : 1<sup>re</sup> Exposition Inter-américaine d'Architecture Populaire; 2<sup>e</sup> Cours Pan-Américain de Chef d'Orchestre; 1<sup>er</sup> Congrès Inter-américain de Théâtre; 1<sup>er</sup> Festival de la Danse Populaire d'Amérique; 1<sup>re</sup> Biennale Inter-américaine de Peinture et de Gravure; 1<sup>er</sup> Concours Continental du Roman.

\* L'Institut des Hautes Etudes de l'Amérique Latine de l'Université de Paris vient d'inaugurer la série de ses Travaux et Mémoires, par la publication d'un volume sur l'Economie du Mexique d'aujourd'hui (1957). Précédé des remarques du Recteur Jean Sarrailh et de l'Ambassadeur Torres Bodet ainsi

que d'une préface de M. Jacques Rueff, cet ouvrage contient les textes des conférences données par un groupe d'économistes mexicains au cours de l'année 1956 sur des sujets tels que les aspects démographiques, l'agriculture, l'industrie électrique, l'industrie minière, le pétrole, la politique monétaire et bancaire ainsi que le commerce extérieur. M. Sarrailh souligne que ce « Mémoire » tend à faire connaître au public de langue française « le prodigieux essor réalisé par le Mexique au cours de ces dernières années ».

\* La Bibliothèque Sociologique Internationale présente au public l'ouvrage de M. Lucio Mendieta y Núñez, Directeur de l'Institut de Recherches Sociales de l'Université de Mexico, sur la **Théorie des Groupements Sociaux suivi d'une étude sur le Droit Social** (Paris, 1957) dans une version française due au Professeur Armand Cuvillier.

#### NOUVELLES DIVERSES

\* Au 31 décembre 1956, le Mexique disposait de 56.425 kilomètres de routes carrossables en toute saison, alors qu'en 1946

son réseau routier n'en comportait que 28.544.

\* La Colonie pour Travailleurs N° 1, de l'Institut Mexicain des Assurances sociales, la plus grande cité-ouvrière construite au Mexique, vient d'être inaugurée à Santa-Fe, près de Mexico, par le Président Ruiz Cortines. Cet ensemble se compose de 1.267 pavillons particuliers et de 23 immeubles comportant 932 logements; il abritera 12.000 personnes.

\* La Direction Générale du Tourisme fait connaître que 254.329 touristes (non compris les enfants de moins de 15 ans) ont visité le Mexique, au cours des six premiers mois de 1957. Ces visiteurs viennent, en majeure partie, des Etats Unis.

\* La Régie générale du Chemin de fer du Pacifique vient de faire connaître que la nouvelle voie ferrée, longue de 1.762 kilomètres, a été achevée avec près d'un an d'avance sur les délais prévus. La voie a été renforcée de Guadalajara à la gare de Lomas, à 4 kilomètres de Nogales (Sonora), point terminus de la ligne. Ces travaux de réfection ont coûté 362 millions de pesos.

## HOMMAGE MEXICAIN A BUFFON

*La Société Mexicaine d'Histoire Naturelle a tenu une séance solennelle, le 16 août, afin d'honorer la mémoire du grand écrivain et naturaliste français Georges-Louis Leclerc de Buffon, à l'occasion du 250<sup>e</sup> anniversaire de sa naissance.*

*Le programme comprenait la lecture des études suivantes : « La vie multiforme de Buffon », par le Professeur Enrique Beltrán, Secrétaire Perpétuel de la Société et Directeur de l'Institut Mexicain des Ressources Naturelles Renouvelables ; « Buffon et la Paléontologie », par M. Manuel Maldonado-Koerdell et « Buffon, fondateur de l'Anthropologie », par M. Juan Comas.*

## UN ÉCLAIRCISSEMENT DE M. CARLOS CHAVEZ

*A l'occasion de l'article de Mme Verbitzky, paru dans le numéro 10 de Nouvelles du Mexique sous le titre Quatre musiciens mexicains, nous recevons une aimable lettre de M. Carlos Chávez, l'éminent compositeur, Membre titulaire du Collège National du Mexique, dans laquelle il veut bien nous préciser qu'il n'a jamais fait d'études avec Hindemith.*

# NOUVELLES DU MEXIQUE REVUE TRIMESTRIELLE

SERVICES CULTURELS DE L'AMBASSADE DU MEXIQUE A PARIS

N° 11 — 9, rue de Longchamp, — PARIS (16<sup>e</sup>) — Octobre 1957

## SOMMAIRE

Première couverture : Hidalgo, par José Clemente Orozco.

**Ignacio Chávez** : Hidalgo, le Libérateur. — **Juan Hernández Luna** : Le Monde intellectuel d'Hidalgo. — **Alfonso Teja Zabre** : José María Morelos, Héros de l'Indépendance Mexicaine. — **Mario de la Cueva** : La Constitution d'Apatzingán. — **Alfonso Reyes** : Les lettres mexicaines au tournant de l'Indépendance. — **Luis Weckmann** : La Fayette et la reconnaissance de l'Indépendance du Mexique. — **Jorge J. Crespo de la Serna** : Présence du peintre mexicain Julio Ruelas. — **Une page de Xavier Villaurrutia** :

Julio Ruelas, dessinateur et peintre. — **FAITS, ŒUVRES, PERSONNES**. — Le V<sup>e</sup> Rapport annuel de M. Adolfo Ruiz Cortines, Président des Etats-Unis du Mexique. — **René Espinosa Olvera** : Le commerce mexicain au cours des dernières années. — **María Cristina Pérez Amador** : L'Institut de Chimie de l'Université Nationale de Mexico. — Nouvelles de Presse. — Hommage mexicain à Buffon. — Un éclaircissement de M. Carlos Chávez.

Dernière couverture : Plateau laqué de Pátzcuaro (Michoacán)

Les articles contenus dans ce Bulletin engagent la seule responsabilité de leurs auteurs

La reproduction partielle ou intégrale de tous nos articles et informations reste autorisée à condition qu'en soit indiquée la provenance.

Imprimerie spéciale du C.M.M.  
121, rue Montmartre  
PARIS



